

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|                          |                          |                          |                                     |                          |                          |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X                      | 14X                      | 18X                      | 22X                                 | 26X                      | 30X                      |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X                      | 16X                      | 20X                      | 24X                                 | 28X                      | 32X                      |

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

---

(NOUVELLE SERIE)

---

VINGT-TROISIÈME NUMÉRO.

---

**JUIN, 1884.**

**MONTREAL:**

**CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.**

1884

---

*Permis d'imprimer :*

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montréal.

# ÉTATS-UNIS.

---

## LETTRE DE LA SOEUR ALLARD

— A LA —

TRÈS HONORÉE MÈRE SUPÉRIEURE GÉNÉRALE DE L'HOPITAL-  
GÉNÉRAL DE MONTRÉAL.

---

DAKOTA, 17 mars 1883.

*Très Honorée et très Chère Mère,*

Le bon Dieu vient de nous visiter d'une manière bien pénible : nous serions inconsolables si nous avions à constater des pertes de vie ou des accidents fâcheux... La maison de Notre-Dame des Sept Douleurs n'est plus!... elle a été consumée par les flammes, en moins de trois heures, vendredi, 16, à une heure et quart de l'après-midi... Comment vous peindre notre douleur, elle se comprend, mais ne s'exprime pas... Le feu prit à la salle des garçons. Nous supposons qu'une étincelle serait tombée entre le mauvais plancher et le plafond de la cuisine. Ma sœur Arsenault est venue donner l'alarme à la Communauté, dès qu'elle s'aperçut du danger. Les hommes travaillèrent à couper le feu avec des hâches ; l'eau, la neige, tout fut inutile ; à première vue, il était évident que tout allait y passer ; malgré notre diligence, il nous fut impossible de rien sauver des effets des salles. Le feu, poussé par un vent violent, fit ses ravages en un instant. Là où l'élément destructeur n'était pas, une fumée suffoquante empêchait d'y pénétrer. La plus grande partie du linge des sœurs et des filles a été brûlée ainsi que ce qui était au haut de la garde-robe ; mais les lits, couvertures, papiers, livres, papiers de conséquence, la bibliothèque ainsi qu'une partie de la lingerie ont été sauvés ; le Saint-Sacrement a été sorti à temps ainsi que tous les ornements, vases sacrés, relique de la Sainte Croix, statues petites et grandes, les tableaux ainsi que le chemin de Croix et quelques bancs plus ou moins brisés. Les deux harmoniums ont été sortis, celui du jubé est très brisé ; à la classe, tout a été sauvé ; de l'Apothicairerie, quelques

bouteilles seulement ont échappé au feu, le bureau de sœur Lajemmerais a pu être sorti sans être brisé, ses livres de médecine sont sauvés ; presque toutes les marchandises ont été sauvées ; des provisions de bouches, 50 livres de bœuf seulement et deux quarts de porc-frais son restés, le reste est brûlé, *tout, absolument tout*. Quelques effets ont été volés par les sauvages avant que nous eussions pu les transporter à la boulangerie et au lavoir : cependant rien de conséquence.

Ma sœur Lajemmerais était au Fort, au moment de la terrible catastrophe. La secousse aurait été trop forte pour elle, eu égard à sa faiblesse ordinaire. Nous étions peinées, mais nous avons béni Dieu de ce qu'il l'avait ainsi voulu. Nos sœurs Drapeau et Pagé travaillèrent avec une activité incroyable. Ma sœur Arsenault ne pouvait revenir à elle-même tant elle était suffoquée. "Mon Dieu, on brûle, on brûle," était son seul cri ; elle travailla cependant beaucoup. Ma sœur Giquello n'en pouvait plus d'émotions et de douleur ; elle s'occupa activement à déblayer les effets jetés par les chassis et à enfouir dans la neige ce qui était en feu ; quant à moi, en sortant de la maison, je ne me contenais pas de douleur, le spectacle était affreux : les enfants épars ça et là, tremblant et sanglotant, les garçons nu-tête et nu-mains, les filles sans manteaux et sans châles, elles avaient leurs tricots en sortant de la salle. Je les retrouvai presque tous, ils se retirèrent tous à la boulangerie. Un bon sauvage me voyant grelotter vint me mettre sa couverture sur les épaules et me dit d'entrer à la maison, *j'aiderai aux autres*, dit-il ; d'autres comme lui sympathisent à notre malheur qu'ils disent être le leur... Le plus grand nombre des enfants sont chez leurs parents ; nous, les filles et le reste des enfants, nous sommes chez les RR. PP. Ces derniers ont beaucoup aidé à sauver les effets de la chapelle... Le Major se rendit le soir même sur les lieux avec quelques employés, il ramena ma sœur Lajemmerais qui ne pouvait s'empêcher de pleurer en nous embrassant. Elle est courageuse et personne de nous n'est malade ; j'espère que les fatigues et le froid n'en feront succomber aucune... Nous ne savons quel sera l'avenir. Il est probable que nous aurons la maison des RR. PP. pour nous et les filles sauvagesses. Quant aux RR. PP., ils iront occuper leur

vieille maison. Ma sœur Drapeau gardera le plus de garçons qu'elle pourra dans le haut de la boulangerie; cet arrangement est le désir exprimé par le Major Cramsie; nous écrirons sous peu.

Permettez-nous de nous recommander tout particulièrement à vos prières et affectueux souvenirs, afin que nous ayons force et courage pour continuer à travailler malgré toutes les contrariétés.

Je suis, Très Honorée Mère,  
*Votre obéissante et affectueuse enfant,*  
SŒUR ALLARD.

---

LETTRE DE LA SŒUR LAJEMMERAIS  
A LA MÈME SUPÉRIEURE.

---

DAKOTA, 20 MARS, 1883

*Très Honorée et Chère Mère,*

Maintenant que je suis un peu revenue du coup si triste qui vient de nous frapper, je viens chercher près de vous, Ma Bonne Mère, un peu de repos et de consolation. Nous ne pouvons pas encore nous faire à la pensée que nous n'avons plus de maison, que ces murs qui ont été les premiers témoins de nos ennuis et de nos sacrifices ne sont plus que des ruines; que cette chère petite chapelle dans laquelle nous avons si souvent puisé force et courage pour continuer le sacrifice quelquefois pénible de la vie de missionnaires, est pour toujours disparue à nos regards. Mais que faire, sinon se soumettre à cette dure épreuve qui vient de nous frapper et qui anéantit le fruit de neuf ans de travaux et de peines; il nous faut recommencer comme la première année. Nos pauvres sauvages prennent une large part à notre peine, ils disent que c'est comme si leur maison à chacun était détruite, *leur cœur est parti, cette tête qui avait la voix si forte (la cloche) et qui faisait du bien à leur cœur est couchée comme sans vie, oh! que c'est dur!*...chacun vient exprimer son chagrin à sa manière; c'est maintenant que nous voyons comme ils appréciaient leur école.

Nous avons craint pour quelque temps d'être obligées d'aller prendre logement au fort, mais le bon Dieu a eu

notre prière pour agréable en arrangeant les choses pour le mieux. Les RR. PP. nous cèdent leur maison neuve et retournent dans leur vieille avec une quinzaine de leurs grands garçons qu'ils peuvent y loger assez convenablement ; mais n'ayant pas de cuisine ni de réfectoire, j'ai cru devoir leur offrir de faire leur cuisine avec la nôtre et de prendre leurs repas avec leurs enfants dans leur réfectoire ordinaire : ce qui leur ôte un gros fardeau et nous met dans la gêne ; mais ils n'était pas facile de faire autrement dans cette circonstance. N'ayant qu'un seul réfectoire, il faut attendre chacun son tour. Le matin à 6½ heures, grands garçons des Pères, à 7 heures, petites filles, à 7½ heures, nos filles et nous, à 8 heures, les Pères ; à 10½ heures ça recommence encore jusqu'au midi, et le soir à 5 heures. Nos petits garçons ne sont pas avec nous, ils sont au-dessus de la boulangerie avec nos sœurs Drapeau et Arsenault. Rose leur fait la cuisine ainsi qu'à nos hommes. Nous pouvons en loger là 25 à 30 ; c'est notre avantage de garder autant d'enfants que possible pour pouvoir subsister avec leur pension. N'ayant pas de garçons dans cette maison nous pourrions prendre un plus grand nombre de filles.

Ma chère Mère, n'aurez-vous pas pitié de moi !... et ne nous enverrez-vous pas ma sœur Sup<sup>re</sup> ? ce serait une grande consolation, dans notre présente affliction, de l'avoir avec nous. N'ayant rien sauvé des ustensiles, et le Major Cramsie n'en n'ayant pas dans le magasin des sauvages, il m'a fallu faire quelques dépenses en achetant les choses les plus indispensables pour les enfants et pour nous, tels que : couteaux, cuillères, etc ; mais le Major a eu la bonté de nous laisser avoir les quelques pièces d'indienne qui lui restaient, avec lesquelles nous nous hâtons de confectionner des habillements aux enfants.

Demain nous recommencerons les classes avec 40 enfants, plusieurs arriveront la semaine prochaine ; j'insère dans cette lettre le rapport envoyé à l'Honorable Commissaire des affaires indiennes pour lui rendre compte de l'accident ; je vous ai envoyé aussi une mappe et la photographie de notre maison, prise l'année dernière, pendant les vacances, quelques semaines avant l'incendie. J'en avais fait demander une

douzaine pour faire une surprise à nos sœurs qui désiraient beaucoup en avoir pour envoyer à leurs familles, elles m'arrivèrent juste le lendemain du feu. Cette vue fit de nouveau couler nos larmes en même temps que nous étions heureuses d'avoir un souvenir si précieux.

Nous attendons la visite de Monseigneur Marty qui se trouve à Grand Fork dans le moment, par affaire.

Ma Bonne Mère, nous recevons la carte postale de ma sœur Franklin qui nous annonce la mort prochaine de notre ancienne Mère Dupuis, nous n'oublierons pas cette chère sœur dans nos sacrifices et prières, et puis aussi la triste nouvelle de l'état de faiblesse de ma sœur Supérieure. Vraiment le bon Dieu nous traite bien sévèrement puisqu'il nous ôte toute espérance et toutes consolations; cependant j'ose espérer que ce n'est pas une rechute, mais une petite maladie passagère et qui ne durera pas.

Veillez, s'il vous plaît, Ma Bonne Mère, nous rassurer là-dessus. Je n'ai pas besoin de vous demander un souvenir devant notre Seigneur, car je sais que votre cœur maternel prend une large part à notre douleur. Nos sœurs se joignent à moi pour vous assurer de leurs sincères et affectueux souvenirs et se recommander à vos prières, afin d'obtenir pour toutes force et courage.

Excusez, s'il vous plaît, ce griffonnage que j'ai honte de vous envoyer, mais je n'ai pas le temps de recommencer.

Bonsoir, Ma Bonne Mère, et croyez-moi toujours avec respect,

*Votre pauvre enfant,*

SOEUR LAJEMMERAIS.

---

AGENCE DU LAC DU DIABLE, 20 FEVRIER 1883.

---

*A l'Honorable H. Price, Commissaire des affaires des Indiens.  
Washington, D. C.*

---

MONSIEUR,

En référant à mon rapport télégraphique du 17 de ce mois, j'ai l'honneur de vous raconter en détail l'origine et les suites désastreuses du feu qui détruisit, le jour précédent, l'école des Sœurs, dans cette Agence.



Une heure et demie, l'heure de l'école pour l'après midi, était à la veille de sonner, et la sœur chargée de la surveillance des jeunes Sioux était avec eux dans leur dortoir, veillant à ce qu'ils fussent lavés et peignés convenablement avant de ce présenter en classe. Sur ces entrefaites la surveillante aperçut une flamme qui se faisait jour à travers les fentes du plancher. Elle donna l'alarme à l'instant même, et les Sœurs accoururent à son appel. Leur premier soin fut de faire monter un homme, occupé à fendre du bois de chauffage, lequel, à coups de hâche, ouvrit un espace dans le plancher, suffisant pour parvenir à éteindre le feu. L'ouverture était à peine pratiquée que les Sœurs eurent la consternation de voir le terrible élément reparaître en même temps au-dessus de leur tête, tandis que les flammes léchaient déjà les bords du toit. Avant qu'elles eussent pu réaliser leur situation le toit et la chambre entière étaient embrasés. Aucun secours humain n'eut pu sauver l'établissement, car à l'œuvre du feu venait se joindre une tempête furieuse, et les vents courroucés poussant et excitant les flammes les firent passer rapidement du premier toit à celui de la bâtisse principale qui fut bientôt détruite de fond en comble. Il ne reste actuellement debout que les briques noircies et endommagées. Rien du tout n'a pu être sauvé du dorir, où le feu s'est déclaré, (lequel se trouvait dans le second étage de l'aile, à l'Est et au-dessus de la cuisine). Le plancher de ce dortoir étant très usé et rempli de fentes, il est plus que probable qu'une étincelle tombant du poêle se logea dans l'amas de poussière et d'autres matières fibreuses et inflammables accumulées sur le plâtrage entre les solives, sous ce plancher. Cela seul suffisait pour allumer un incendie, lequel trouvant ensuite un courant naturel entre les supports, gagna bientôt les murs, puis, de là, atteignit jusqu'au faite de la maison. L'aile n'était simplement que lattée et plâtrée, tandis que l'extrémité n'était que boisée.

Outre les Sœurs et leurs auxiliaires, il y avait 96 enfants, ce qui faisait à peu près 120 personnes en tout dans la maison, au moment du feu. Tout le personnel a échappé au danger imminent, sans même d'accident. Pour les autres pertes, voici ce que j'ai constaté. Un peu de l'ameublement

de l'Hôpital, de l'école et de la principale bâtisse fut sauvé, mais celui du dortoir des filles, appartement sous le toit, fut la proie des flammes. Elles perdirent aussi une grande partie des hardes et autres linges fournis tout récemment. Avant la distribution régulière des effets destinés aux Indiens, je remis aux principaux, chargés des écoles, ce qui devait servir aux enfants durant l'année entière, c'est-à-dire, la nourriture, les hardes et autres fournitures d'usage. Je laissai à la discrétion des principaux le soin de partager les effets et la provision selon les besoins des élèves, stipulant que le compte des dépenses me fut rendu tous les trois mois, lequel compte j'insérais ensuite dans les rapports que je vous soumettais en même temps.

Les Sœurs et leurs auxiliaires ont aussi perdu presque tous leurs effets personnels ainsi que leurs provisions de six mois, qu'elles avaient achetées et mises en réserve. A cause de l'intempérie de la saison il fallait au plus tôt chercher un abri. Ainsi les enfants furent tous entassés dans la boulangerie et dans la buanderie, tandis que les plus grandes des filles suivaient les Sœurs, ça et là, à la recherche des petits, de peur qu'ils ne s'éloignassent et ne périssent dans la neige. Tiywaste et Waanatan, deux chefs qui demeurent dans le voisinage de l'école, ainsi que d'autres Indiens, rendirent de bons services aux Messieurs des écoles des garçons, en aidant à sauver tout ce qu'ils ont pu de l'embrasement. Il était quatre heures lorsque j'eus connaissance de l'incendie ; j'en fus averti alors par un enfant de l'école qui eut la bravoure de passer à travers les bancs de neige et les bourrasques pour parvenir à l'Agence. A cheval, ce trajet lui prit deux heures. Je me mis immédiatement en route, mais déjà les chemins étaient impraticables, même avec une bonne monture. Le Colonel Conrad, Officier Commandant, eut la bonté d'envoyer un détachement de vingt hommes de la cavalerie, sous les ordres d'un Lieutenant, pour battre les voies. Malgré toutes les difficultés, je parvins cependant, en prenant le chemin du Lac, à atteindre celui du bois et j'arrivais à la mission vers huit heures du soir. Je vis alors que les Sœurs avaient réussi à réunir presque tous leurs enfants à l'école des garçons, tandis que d'autres furent reçus dans les maisons des Indiens du

voisinage, et qu'elles étaient en frais de préparer un souper pour leur petit monde et pour elles-mêmes. Quatre des Sœurs étaient restées près des ruines pour surveiller les effets arrachés au feu. J'allai les chercher pour les conduire à l'autre bâtisse, où nous tâchâmes de les placer avec un peu de confort pour y passer la nuit. Quel coup d'œil attendrissant que ces ruines fumantes, derniers débris de huit années de labeurs et de sacrifices !... Peu d'heures avaient suffi pour détruire cet établissement si florissant, et les pauvres Sœurs erraient çà et là, elles et leur petite famille, sans asile et sans toit pour se mettre à l'abri de la tempête qui sévit ait encore dans toute sa fureur. Les larmes coulaient de toutes parts... Les grands enfants pleuraient leur cher chez-eux, et les petits, en sanglotant, demandaient qu'on les mît au lit. Le feu en détruisant l'école avait porté le deuil dans tous les cœurs, car je voyais pleurer vieillards et femmes, braves et soldats. Le capitaine de la Police, Wiyakamaya, pleurait comme un enfant. Tout ce monde sait apprécier le bien qui résulte de l'instruction donnée par les Sœurs, et tous comprennent la nécessité de l'éducation ainsi que la connaissance de la langue des blancs.

Dans le chagrin universel, les Sœurs ont cependant une consolation ; car les Indiens s'empressent de toutes parts de leur donner des témoignages de vive sympathie. Les parents des enfants et les Indiens en masse manifestent la crainte de voir partir les Sœurs. Ces circonstances m'ont suggéré les arrangements que je vous marque ici, lesquels, j'espère, recevront l'approbation du Département, savoir : le pensionnat industriel des garçons sera installé dans les ancienne et vieille bâtisses de bois, qui étaient auparavant destinées à ce même usage, en y logeant autant d'élèves que l'espace étroit pourra le permettre. La nouvelle bâtisse terminée l'année dernière et destinée aux garçons au nombre de 25, sera laissée aux Sœurs qui continueront ainsi les deux écoles. Nous aurons la peine de voir une diminution dans le nombre des élèves vu le manque de local. Ces arrangements convenant aux parties intéressées sont les meilleurs que nous puissions faire dans les circonstances actuelles. Notre seule difficulté vient du choix qu'il faut faire des élèves à garder. Tous veulent rester

auprès des Sœurs, et nous ne pouvons, sans être émus, les voir s'accrocher aux vêtements de leurs maîtresses, tandis qu'ils supplient, les larmes aux yeux, de ne pas les renvoyer. *Vous savez, ma Sœur, que je n'ai jamais fait le méchant... Je ne me suis jamais sauvé de l'école... Moi je vous aime trop...* sont les phrases éloquentes dictées par la naïveté de ces chers enfants naguère si sauvages. Il est étonnant de voir l'empire qu'exercent les Sœurs sur les Sioux par le moyen de leurs enfants. C'est donc pour soutenir ce bon esprit parmi les Indiens ainsi que le désir qu'ils manifestent d'être instruits, que j'ai agi selon que je viens de vous mentionner. Quelques-uns des plus âgés des garçons pourront être logés au-dessus de la boulangerie. De cette sorte les Sœurs garderont une cinquantaine d'enfants et les vieilles bâtisses pourront loger à peu près 17 autres, en se mettant à la gêne.

Depuis le feu, les chefs et autres principaux sont venus m'exprimer leurs ardents désirs d'avoir une autre bâtisse, élevée le plus tôt possible pour le bien de leurs enfants; mais ils la désirent plus grande que celle qui vient d'être consumée. Je me permets donc de suggérer, très respectueusement, qu'on donne le contrat pour l'érection d'une bâtisse de briques, assez spacieuse pour loger 200 élèves avec l'Hôpital et tout ce qui sera nécessaire pour une école de première classe. Les briques ainsi que la pierre-à-chaux se trouvent en abondance dans la Réserve. Le four à chaux n'est à peu près qu'à un quart de mille de distance; il aurait besoin, au cas d'usage, d'être agrandi et d'avoir de l'enduit dans l'intérieur. Le bois nécessaire pour la confection des briques et de la chaux peut être rendu sur les lieux pour \$3.00 la corde. Il y a peut-être 25 milles à parcourir entre la dernière station du chemin de fer et l'école. Je fournis ces renseignements d'avance afin de mettre le Département en état de donner une décision par rapport à une nouvelle bâtisse et les moyens à prendre pour sa construction.

J'enverrai, séparément, une réponse à la lettre L1192 du 26 Janvier 1883, dans laquelle je me permettrai d'autres suggestions relatives à l'emplacement propre à l'érection d'une nouvelle bâtisse pour l'école de la Réserve. Les médicaments, les instruments et les provisions propres à l'Hôpital furent

presque tous détruits par la feu. Une grande quantité de provisions envoyées tout récemment de l'Agence à l'école et pour lesquelles je suis responsable, de plus des patates et d'autres légumes transportés à la cave le jour précédent, devinrent la proie des flammes. Je demande très respectueusement des renseignements sur les moyens d'être relevé de ma responsabilité pour les effets appartenant au public, détruits dans l'incendie. Je réclame aussi très humblement un nouveau subside de remèdes, de hardes et d'effets nécessaires à l'école pour l'année entière, et que le tout nous parvienne le plus tôt possible vu les besoins urgents. Je connais les difficultés qui s'opposent à mes requêtes, mais j'espère toutefois que le Département, en réalisant l'état actuel des choses, nous fournira toute l'assistance possible dans ce temps désastreux. Aussitôt que l'inclémence de la saison le permettra, je pourrai, avec l'autorisation du Département, ériger une bâtisse temporaire, c'est-à-dire, une école et des dortoirs assez spacieux pour loger tous les enfants pendant les mois d'été et même au-delà de ce temps, par le moyen de lattage et d'enduit. Ce premier déboursement atteindrait la somme de \$1,000 pour le bois et la main-d'œuvre; ce même bois pourrait être utilisé plus tard dans la construction des maisonnettes des Indiens. Il est convenable que je profite de cette communication pour avertir le Département que les "Fire extinguishers", achetés au printemps, ne sont pas encore rendus ici en entiers, puisque la partie principale manque. J'ai su, par l'entremise de l'Agent du chemin de fer à Larimore, que la partie en question est restée quelque part dans le Territoire Indien. Je me suis fait un devoir d'en faire la recherche chaque fois que j'eus affaire à Larimore; j'ai aussi prié Messieurs les employés d'agir en sorte que le tout soit retrouvé et qu'il parvienne à sa destination.

Je suis, Monsieur, très respectueusement

*Votre obéissant serviteur,*

J. W. CRANSIE, E. U. AGENT INDIEN.

---

# A N N A M .

[Annales de Lyon]

---

VICARIAT APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

---

*Lettre de MGR PUGINIER, Vicaire Apostolique du Tong King occidental.*

---

Détails émouvants sur la mort héroïque de M. Béchet et de ses compagnons.

“ Ha-Noï, 25 juillet 1883.

“ A la fin du mois de mai, j’annonçais à la hâte à Messieurs les Directeurs du séminaire des Missions Etrangères de Paris la nouvelle du massacre d’un missionnaire, de trois catéchistes et de quatre chrétiens du Tong-King occidental. Au milieu des sollicitudes de notre situation présente, il ne me fut pas possible de vous écrire ce jour-là ; je désirais d’ailleurs vous donner des détails précis sur la persécution et vous mettre en état d’apprécier les dangers qui nous menacent.

“ Pour éviter de répéter ce que j’ai écrit sur l’assassinat de M. Béchet, je me contenterai d’ajouter ici quelques renseignements ultérieurs. M. Gaspard-Claude Béchet, prêtre du diocèse et de la ville même de Lyon, reçut l’ordination sacerdotale en 1881 et fut destiné à la mission du Tong-King occidental, où il arriva à la fin du mois de juin de la même année. Il se mit avec ardeur à l’étude de la langue annamite, et, au bout de quelques mois de travail, il commençait à prêcher et à entendre les confessions des indigènes. Je l’envoyai avec un ancien missionnaire, M. Hébert, pour s’exercer auprès de lui au ministère apostolique, dans le district formé par la province de Thanh-hoà. M. Béchet y travailla avec zèle jusqu’à la fin de février de cette année ; mais alors il fut éprouvé par un rhume tenace qui dégénérait en phthisie. Obligé de cesser toute occupation pénible, il fai-

sait de petits voyages pour se distraire, et c'est en passant d'une paroisse dans une autre qu'il a été arrêté dans la province de Nam-dinh, le 20 mai, fête de la Sainte-Trinité, vers neuf heures du matin.

“ Le mandarin, après un court interrogatoire, condamna le Père, ses trois catéchistes et les deux chrétiens qui l'accompagnaient, à avoir la tête tranchée, et on les conduisit aussitôt au lieu du supplice. M. Béchet, d'abord garroté au premier moment de son arrestation, avait été ensuite débarrassé de ses liens et marchait avec assurance. Au bout de quelques minutes, la petite troupe arrive à l'endroit désigné pour l'exécution. C'est un moment solennel : les bourreaux sont là avec leurs sabres ; la dernière heure de la vie est arrivée et l'éternité s'entr'ouvre ! O précieuses minutes ! Dieu seul connaît ce qui s'est passé alors dans le cœur du missionnaire et des autres victimes vouées à la mort. Quels vifs sentiments de foi, de repentir, d'amour, de confiance en Dieu et en Marie ont-ils dû lancer vers le Ciel ! Les soldats voulaient commencer par tuer le Père ; mais aussitôt ses catéchistes se jettent sur lui pour l'embrasser et lui servir de rempart. Le missionnaire demande un moment de répit, il se recueille, fait une dernière fois le sacrifice de sa vie et, plein d'espoir, il se jette dans les bras de son Sauveur. Mais il est ministre de Dieu et il a un suprême devoir à remplir ; il dit aux catéchistes et aux chrétiens de se prosterner et de s'exciter au repentir. Ceux-ci obéissent aussitôt et récitent ensemble à haute voix l'acte de contrition à l'étonnement de tous les spectateurs. Pendant ce temps, le prêtre debout, la main élevée, leur donne en commun une dernière absolution. Cet acte solennel accompli, les soldats, contrairement à leur premier dessein, décapitèrent d'abord les compagnons du Père ; ils ne reçurent chacun qu'un ou deux coups de sabre. Vint le tour du missionnaire. Comme on voulait le lier, il demanda à rester libre et il s'assit tranquillement, présentant sa tête au bourreau. Après quelques coups de sabre, il s'affaissa et l'on continua à le frapper. Le supplice dura longtemps et ce n'est que lorsque le cou fut littéralement haché que la tête se sépara du corps.

“ Pendant que le mandarin exécutait cet affreux carnage,

on se saisit d'un chrétien qui n'était pas de la suite du Père et qui fut reconnu à son scapulaire. A une première question : " S'il était chrétien ", il n'eut pas honte de confesser sa religion, et, comme on lui demandait ce qu'il faisait, il répondit qu'il cueillait des fleurs pour les offrir à la sainte Vierge. Le mandarin ordonna aussitôt de lui couper la tête.

" Un quatrième chrétien, ayant appris qu'un missionnaire venait d'être décapité, ne consultant que son zèle et son dévouement, partit aussitôt pour se rendre au lieu de l'exécution dont il n'était éloigné que de trois kilomètres; il voulait avoir des renseignements sur cette affaire et prendre le corps du Père pour l'enterrer. En vain plusieurs personnes avaient essayé de le dissuader, il s'était mis en route en récitant des prières. Arrivé au lieu de l'exécution, il fut arrêté par les soldats du mandarin. On lui dit :

" Tu es chrétien; veux-tu abandonner ta religion? " Il répondit :

" J'adore Dieu en trois personnes; c'est ce Dieu qui nous a créés; je n'oserais pour rien au monde le fouler aux pieds. Si le mandarin n'a pas pitié de moi et me fait tuer, je suis prêt à subir la mort. "

" A un deuxième interrogatoire il fit courageusement la même réponse; il fut alors condamné à mort, et, comme on le conduisait au supplice, on lui proposa une troisième fois l'apostasie, mais toujours même refus. Arrivé au lieu de l'exécution, il demanda un moment pour se prosterner et prier. Les soldats impatients le pressaient de finir; mais lui continuait sa prière. Enfin il se leva et eut la tête coupée. Cet homme de foi, nommé Soât, était âgé de 37 ans et avait encore son père; il était marié et Dieu lui avait donné deux enfants, un garçon et une fille. Il appartenait à l'un de ces villages qui, pendant la persécution, ont fait la gloire de l'Église et de la mission. Cette chrétienté, nommée Ké-bany, chef-lieu d'une forte paroisse, comptait un peu plus de 900 habitants; elle eut 150 hommes des principaux notables mis à mort pour la foi. Souvent on avait entendu notre généreux Soât parler de la persécution et témoigner le désir de verser son sang pour son Sauveur : Dieu l'a exaucé.

" Dans l'espace de quelques heures, ce féroce mandarin,



ennemi de Dieu et avide de sang chrétien, venait de faire exécuter huit victimes. Les têtes furent envoyées à un mandarin supérieur qui refusa de les recevoir et les fit remettre à une pieuse femme. Celle-ci les accepta avec vénération, elle déposa à part celle du Père dans une caisse et l'entoura de fleurs. Celles des catéchistes et des chrétiens furent placés ensemble dans deux grands paniers, aussi au milieu des fleurs. Lorsqu'au bout de cinq jours, il fut permis de prendre les cadavres, chaque tête fut réunie à son corps, et le curé de la paroisse avec tous ses chrétiens, leur fit des obsèques solennelles.

“Après cette horrible exécution, le mandarin fit placer des croix sur tous les chemins aboutissant au village où il campait ; il craignait que les chrétiens des paroisses voisines se réunissent en foule pour venir lui demander raison de son acte on ne peut plus arbitraire et injuste. Ceux-ci, en effet, indignés et redoutant un renouvellement du massacre, comme en 1874, étaient résolus à venger le missionnaire et les chrétiens assassinés. Ils craignaient, ce qui est arrivé, que personne ne nous rendît justice ; mais le curé de la paroisse, pour éviter des complications ; jugea à propos de retenir ses fidèles, et s'empressa de m'informer de ce qui s'était passé. J'ai aussitôt porté plainte auprès des représentants de la France et de l'Annam, contre cet acte inqualifiable ; mais mes réclamations obtiendront-elles un résultat sérieux ?...”

“J'ai confiance que Jésus crucifié, que Marie, sa sainte Mère, protégeront la Mission du Tong-King occidental dans les jours de l'épreuve que tout annonce comme prochaine. Il est très probable que, lorsque vous recevrez cette lettre, le moment de la crise aura commencé pour nous. Permettez-moi de recommander ma mission aux prières de vos dignes lecteurs. Je prie le Seigneur de répandre ses bénédictions sur nos bienfaiteurs et de leur rendre en bonheur éternel la récompense de leurs aumônes.

“ † P. PUGINIER,

“ *Evêque de Mauricastre, vic. apost.*

“ *du Tong-King occidental.*”

---

# CHINE.

[Annales de Lyon]

---

VICARIAT APOSTOLIQUE DU YUN-NAN.

---

*Lettre de MGR FENOUIL, des Missions Etrangères de Paris,  
Vicaire Apostolique du Yun-Nan.*

---

Massacre de M. Terrasse et de ses compagnons.—Sépulture du Missionnaire.—  
Commencement du procès des assassins.

“ Yun-nan-fou, 13 juin 1883.

“ Le compte-rendu que j'ai eu l'honneur de vous adresser vers la fin de l'année dernière ne faisait pas prévoir les malheurs qui viennent de nous frapper. Depuis assez longtemps, en effet, nous jouissions d'une paix suffisante à la propagation de l'Evangile et au développement de nos œuvres. Les conversions étaient nombreuses et paraissaient solides. Ces pauvres païens venaient à nous avec confiance ; sur plus d'un point le pays s'ébranlait. Nos néophytes, il est vrai, apprenaient la doctrine avec beaucoup de peine, pour la plupart, ils se transformaient lentement ; mais enfin, ils faisaient preuve de bonne volonté ; le reste n'était qu'une affaire de temps. Mais voilà qu'il a plu au Seigneur de nous éprouver par de grandes tribulations. A l'ouest de la province, les païens se sont soulevés contre nous, et la voix publique ne déclare pas tous les mandarins innocents. Cette terrible persécution a ruiné en un instant, presque anéanti six de nos plus belles chétientés et ralenti partout le zèle des néophytes. M. Terrasse, première victime de la fureur des païens, a été mis à mort à Tchang-yn, sur le territoire de Lang-kong-hien. Par respect pour la vérité, dans une affaire si grave, je vais suivre, autant que possible, la déposition des témoins oculaires.

“ Vers la fin de décembre dernier, je me trouvais à Tchang-yn, en cours de visite pastorale. Déjà, à cette époque, les

païens de l'endroit proféraient contre nous de terribles menaces ; ils firent même une petite démonstration pour sonder le terrain, ils parurent en armes sur le marché voisin. Mais, voyant que les chrétiens, alors réunis pour la visite, faisaient bonne contenance pendant le jour et qu'ils veillaient pendant la nuit, ils n'osèrent risquer une attaque : la partie fut remise. Mon séjour dans ce pays, sauf quelques alarmes d'ailleurs bien justifiées, fut donc tout à fait paisible. Le 26 décembre, je quittai Tchang-yn. M. Terrasse m'accompagna pour la visite de quelques autres stations, toujours dans le ressort de Lang-kong-hien.

“ Le missionnaire revint, comme il l'avait promis, à Tchang-yn pour les fêtes de Pâques. Il devait y baptiser bon nombre de catéchumènes que ses catéchistes instruisaient déjà depuis quelques mois.

“ Le 24 mars, des espions, sous prétexte de vendre des bois de construction, vinrent examiner les lieux et s'assurer en même temps que notre confrère n'était point parti. Ils demandèrent, entre autres choses, s'il avait de l'argent, s'il les paierait comptant. On les renvoya en disant qu'on paierait sans retard aussitôt que le marché serait conclu. Dans la nuit du 27 au 28 mars, il pouvait être trois heures du matin, une troupe armée investit la maison où reposait M. Terrasse avec sept de ses hommes, catéchistes ou serviteurs. D'après les clameurs que poussaient les assaillants et une grêle de pierres qui, en quelques instants, brisèrent les toits et remplirent la cour, les témoins estiment que les agresseurs devaient être plus de trois cents. Eveillés en sursaut, les chrétiens sont effrayés, on le devine. Sans armes, et trop peu nombreux pour songer à se défendre, plusieurs cherchent à fuir ; mais, arrêtés presque aussitôt, ils les ont mis à mort sur place.

“ M. Terrasse se présente en ce moment ; il veut apaiser le tumulte. Les brigands se jettent sur lui. Les uns cherchent à le dépouiller de ses habits, les autres lui portent des coups de couteau à la tête, au côté gauche et à la gorge. Enfin la victime reçoit un coup de lance dans le ventre et succombe. Tous les hommes de sa suite périssent avec lui. Puis, vient le tour des deux seuls témoins oculaires qui aient survécu. Ce sont deux veuves

de soixante ans environ, étrangères à la localité et venues pour instruire les nouvelles chrétiennes. Les assassins les saisissent et les frappent à coups redoublés jusqu'à ce qu'elles tombent évanouies, après avoir reçu dix-sept coups de couteau. On les croit mortes. Leurs corps sont dépouillés et traînés à côté de celui de M. Terrasse. Peu après, revenues de leur évanouissement, ces malheureuses entendent les meurtriers dire qu'il faut brûler les cadavres ; et, de fait, on les couvre de paille et on va chercher du bois. Donner le moindre signe de vie, c'était s'attirer une mort certaine ; se laisser ainsi brûler vivantes, quelles douleurs ! Leur position est affreuse.

“ Mais pendant qu'on cherche du feu, voilà que les assassins poussent des hurlements de joie. Ils ont découvert une nouvelle victime. C'est une jeune femme enceinte de huit mois. Ils courent sur elle et lui demandent son argent. L'un d'eux, sans attendre la réponse, lui plonge son coutelas dans le sein et tue en même temps et l'enfant et la mère.

“ Allons partager le butin, crient alors ces monstres, nous brûlerons tout en suite.”

“ Pendant qu'ils se disputent la meilleure part, nos deux chrétiennes peuvent s'éloigner sans être aperçues. C'est alors qu'elles entendent les voleurs se concerter pour offrir les chevaux de M. Terrasse à Yè-chou-ling, mandarin du pays. A quelques centaines de pas, fort heureusement pour elles, nos deux veuves rencontrent un païen compatissant, qui court à sa demeure, rapporte un habit à chacune d'elles et leur conseille de s'éloigner au plus vite et sans bruit.

“ Voilà ce que ces deux maîtresses d'école affirment avoir vu et entendu. Leur témoignage ne saurait être suspect.

“ De son côté, M. Le Guilcher, qui réside presque sur les lieux, m'écrivit le 21 mai de Ta-ly-fou :

“ Le 14 de ce mois, assisté de deux mandarins délégués par leurs supérieurs respectifs, de Ta-ly-fou et Lang-kong-hien, j'ai fait ouvrir le cercueil de M. Terrasse, mort depuis quarante-huit jours. Le corps était resté une semaine sans sépulture. Les loups et les sangliers l'avaient respecté, mais les hommes l'avaient mis dans un état déplorable. Voici le triste tableau qu'il m'a été donné de contempler :

“ les yeux sont arrachés, la tête est coupée, puis rajustée de  
“ travers, la poitrine est béante et presque vide ; car le cœur  
“ et le foie ont été mangés par les assassins. Ce corps, hor-  
“ riblement mutilé, abandonné dans une nudité complète,  
“ jeté dans une bière trop courte, a souffert bien d'autres  
“ ignominies, mais je ne trouve pas de mots pour les racon-  
“ ter. Avant de refermer le cercueil, je me suis dépouillé  
“ d'un habit pour en couvrir ces tristes restes, jusqu'au jour  
“ où il nous sera permis de leur rendre des honneurs bien  
“ mérités.”

“ Après avoir exterminé Tchang-yn et ses environs, nos  
ennemis se sont rués sur les chrétientés voisines. Ainsi  
Siao-hô-tong, Mè-ty, Kan-tchouang, Mong-yûn et Yâng-py  
ont été dévastés, pillés et détruits. Partout nos chapelles et  
nos maisons sont brûlées et démolies. Le pillage a été  
général et les meurtres nombreux. Nous en connaissons  
déjà beaucoup, bien que les mandarins n'en avouent que  
deux. En ce moment tout le monde est en fuite : mais si  
le gouvernement prenait des mesures efficaces pour rétablir  
la paix, le calme ne tarderait pas à se faire, chacun rentrerait  
sans crainte dans ses foyers (1).

“ † J. FENOUIL,

“ *Evêque de Ténédos, vic. apost. du Yun-nan.*”

---

(1) Une lettre plus récente de Mgr Fenouil nous annonce qu'il n'a pas eu besoin de recourir à Pékin pour obtenir justice : les mandarins ont indemnisé les chrétiens et ont promis leur protection à l'évêque.

## PREFECTURE APOSTOLIQUE DU KOUANG-SI.

[Annales de Lyon.]

---

*Lettre de M. GUIMBRETIERE, missionnaire au Kouàng-Si, à M. Chirou, directeur au séminaire des Missions Etrangères de Paris.*

---

La mission des Cent mille monts.—Arrivée du missionnaire dans cette station.—Le village de Mei-Kang.—Mœurs et coutumes des indigènes; la chasse au cerf.—Parallèle entre les *Pang-hi* (habitants de la montagne) et les *Tou-yan* (habitants de la terre).—La chrétienté de Pa-hung.—Fête de Pâques à Mei-Kang.

“ TOUNG T'CHOUNG, 10 avril 1883.

“ *Monsieur et vénéré Directeur,*

“ Quelques jours après mon arrivée au Kouàng-Si, il y a six mois bientôt, je vous adressais une lettre dans laquelle je vous disais quelques mots de mon voyage; de ma Mission je ne savais encore que peu de chose. Aujourd'hui j'aurai le bonheur de vous entretenir de ce qui me tient le plus au cœur: missionnaire du Kouàng-Si, j'aime le Kouàng-Si de toute l'ardeur de mon âme.

“ Vous savez que notre province est vaste et les païens nombreux; les chrétiens, au contraire, n'atteignent encore qu'un chiffre très minime. Pourtant en ce moment, le bon Dieu se choisit ici des adorateurs; cette année le mouvement des conversions s'accroît sur plusieurs points. Le Ciel en soit béni!

“ Monseigneur m'a placé à quelques lieues de Chang-Se, sa résidence actuelle, dans une petite station, avec un serviteur et un maître de langue. Grâce à cette bienveillante attention, j'ai pu acquérir un peu l'habitude de parler, et, à Pâques, le prélat m'a cru de force à préparer à la communion les néophytes des *Cent mille Monts*.

“ Cette chrétienté, située sur la limite du Tong-King, fut fondée, il y a dix ans, par M. Foucard, aujourd'hui notre vénéré Préfet apostolique. Avant de s'installer aux *Cent*

*mille Monts*, Monseigneur se fit précéder d'un catéchiste qui acheta quelques montagnes, il arriva ensuite et établit des écoles; déjà l'œuvre marchait, quand tout-à-coup des satellites chinois vinrent en armes s'emparer de l'évêque, le traîner la cangue au coup, et le jeter en prison. Mais tant de souffrances ne devaient pas rester sans récompense; Monseigneur put revenir et le bien se fit; le Père Souchières continua l'œuvre commencée. Aujourd'hui les néophytes sont au nombre d'une centaine.

“Après avoir reçu l'ordre de me rendre aux *Cent mille Monts*, je m'appliquai à l'explication du catéchisme, songeant sans cesse au bonheur d'instruire ces bons montagnards.

“Quelques jours avant le dimanche de la Passion, trois hommes robustes descendirent de leurs montagnes et vinrent me chercher; le lundi suivant nous nous mettions en route. La distance n'est que d'une dizaine de lieues. Nous partons dès l'aube, désireux d'arriver le soir même; la pluie tombe, les chemins sont glissants, mais nos hommes sont habitués à la marche. Je m'efforce de les suivre. A midi nous avons franchi les deux tiers de la route, et traversé cinq ou six cours d'eau, quelques-uns assez profonds; la fatigue commence à se faire sentir. Quelques gâteaux de riz, arrosés d'un verre d'eau fraîche puisée dans le torrent qui coule à nos pieds, raniment nos forces; puis le soleil fait un effort, chasse les nuages; nous voilà prêts à escalader vaillamment les montagnes. Je ne vous dis rien de la campagne qui, à cette époque de l'année, est assez incolore. Des collines à perte de vue, des mamelons incultes, de petits ruisseaux se succèdent incessamment; seuls quelques champs de tabac et de blé noir tranchent sur le fond grisâtre du sol: le millet, le riz et le maïs n'apparaissent pas encore sur la terre.

“En approchant des montagnes l'aspect change, les grandes herbes incendiées durant l'hiver commencent à sortir de leurs cendres: nous côtoyons le lit d'un torrent qui roule tumultueusement à nos pieds; des deux côtés la végétation est abondante, et des halliers qui bordent le chemin s'échappent des multitudes d'oiseaux: merles, grives, martins-pêcheurs, etc.; je distinguai même un superbe faisan et plusieurs perdrix. Ces dernières diffèrent de celles de France,

et dans leur chant et dans leur plumage, quoiqu'elles paraissent ici comme partout

“ Tremblantes pour leur vie et fuyant le vautour.

“ Jusque-là je n'avais cessé de causer avec mes guides : bientôt il faut grimper et descendre des pentes escarpées, la fatigue devient excessive. Nous cheminons silencieusement ; le soleil disparaît derrière les monts : les ténèbres arrivent ; tout à coup des cris de joie nous tirent de notre pénible silence. Ce sont les chrétiens de la montagne qui accourent à notre rencontre ; vite les porteurs sont débarrassés de leurs fardeaux ; encore quelques minutes et nous sommes à la chapelle, brisés de fatigue, mais le cœur joyeux.

“ Après une courte prière pour remercier Dieu de nous avoir donné un heureux voyage, on me conduit dans ma chambre. Les montagnards s'empressent autour de moi, me posant mille questions : Ils veulent savoir si Monseigneur tardera longtemps à venir les voir, si l'évêque les aime toujours. Et moi de leur dire combien il les aime, ses chers enfants !... Ils demandent si le Père Souchières (1) sera bientôt de retour parmi eux. J'étais heureux de voir dans ces cœurs, païens il y a dix ans, des sentiments si nobles et tant de reconnaissance...

“ Pendant les enfants courent dans les taillis voisins, reviennent chargés de branches et allument un feu à rôtir un bœuf. En deux temps tous s'arment de leur longue pipe, la flamme pétille, la fumée monte, les visages sont rayonnants ; la conversation s'anime ; chacun cause et devise à sa manière. Le montagnard se met très facilement à l'aise, et s'inquiète fort peu des rigueurs de l'étiquette chinoise. L'un d'eux disait à son voisin en souriant malicieusement :

“ Le Père a une barbe qui frise ! ”

“ Il était étonné. En Chine une barbe qui se donne la fantaisie de friser n'est pas de bon ton.

---

(1) Ces bons montagnards ne devaient plus revoir sur la terre leur Père bien-aimé. M. Souchières, frappé de cécité, était revenu en France l'année dernière ; à peine rétabli, il avait repris le chemin de sa chère mission ; mais, atteint de la fièvre typhoïde, il dut s'arrêter à Syngapour, où il termina saintement sa trop courte carrière.



“ La conversation se prolonge encore quelques instants. Le souper est servi, puis la prière faite en commun, et chacun songe à aller se reposer, le montagnard sur sa natte, le Père sous sa couverture.

“ Le lendemain la pluie tomba par torrents, je ne pus sortir.

“ Le mercredi je recommençai la visite des chrétiens du voisinage, je désirais les voir tous, afin d'encourager les fervents et d'exhorter les retardataires. Il y avait un malade, des catéchumènes dont la préparation au baptême laissait à désirer; quelques petits garçons de dix ans et au-dessus, que leur famille n'envoyait point à l'école; quelques jeunes filles non instruites et non baptisées, que des parents pauvres songeaient peut-être à vendre à des païens.

“ Un mot d'abord de Mei-Kang, centre de la Mission. C'est dans ce village que Mgr Foucard et le Père Souchières ont construit une chapelle capable de recevoir quelques centaines de personnes. Les difficultés furent considérables; on fit venir de la plaine des ouvriers pour façonner les briques, les forêts environnantes fournirent d'excellents bois; les hommes pour le travailler manquaient dans le voisinage, mais la persévérance triompha de tous les obstacles. Depuis, une école a été fondée, un maître forme les petits garçons; sa femme, que j'ai baptisée à Pâques, ira dans les familles instruire les personnes de son sexe et sera pour nous, nous l'espérons, un précieux auxiliaire.

“ Autour de la chapelle se sont groupées cinq ou six familles chrétiennes qui trouvent dans la culture de quelques rizières leur moyen de subsistance. Elles se réunissent matin et soir pour faire la prière en commun, les autres familles qui ont embrassé la foi sont à des distances considérables de Mei-Kang, et habitent jusque vers la limite du Ton-King, à quelques journées de la mer. Il me tardait de les visiter, j'étais curieux aussi de contempler les montagnes dont on m'avait dit des choses merveilleuses. Sans doute, le missionnaire ne recherche que la conversion des âmes; mais pourrait-il rester insensible aux spectacles qui lui rappellent la grandeur de Dieu ?

“ Accompagné du gardien de la chapelle, je me suis mis

en route pour un village nommé Po-Hung. Comme toujours, il fallut gravir des pentes escarpées, traverser des taillis épais, ou marcher au milieu des hautes herbes. Arrivé au sommet, j'aperçois au delà d'autres montagnes qui, dans le lointain, semblent se confondre avec les nuages.

“ Je demande à mon guide si le pays montagneux se prolonge bien loin. Il me répond que dans un espace de plus de 25 à 30 lieues carrées, ce ne sont que sommets parfois inaccessibles, que gorges et vallées profondes au fond desquelles le *Pan-Hy*, l'homme de la montagne, coule sa solitaire existence.

“ Nous descendons l'autre versant, et ne tardons pas à entrer dans une sombre forêt. La pente approche de la verticale ; nous nous accrochons aux branches des arbres et aux rochers d'un torrent qui tombe en cascade à des profondeurs effrayantes.

“ Cette forêt rappelle en tous points, sauf l'étendue, ce que l'on raconte des forêts vierges de l'Amérique : les arbres consumés par le temps ou brisés par la tempête, s'amoncellent les uns sur les autres et forment des détritiques que les grandes eaux emportent dans les vallées ; parfois les lianes enserrant dans leurs replis nerveux ces colosses à demi-renversés. Ici comme là-bas, la vie naît de la mort : les lichens, les fougères, de nombreux insectes poussent et grandissent sur ces cadavres en décomposition.

“ J'étais seul, mon guide comprenait peu mon admiration ; je souffrais de ne pouvoir communiquer mes impressions.

“ Plus loin le chemin disparaît complètement à nos regards ; nous marchons courbés sous les lianes, les bambous et les fougères ; cette route de verdure est si épaisse qu'elle nous dérobe la lumière du jour. Nous sommes dans l'obscurité, et il est midi.

“ Au milieu de ces taillis épais le tigre établit son repaire : on peut pourtant voyager sans crainte, il n'attaque jamais l'homme. On y trouve aussi le renard, le sanglier, le chien des montagnes ; sur plusieurs points, des singes et même une sorte de cerf. De ces derniers le nombre n'est jamais considérable. Dès que les montagnards ont découvert la

présence d'un cerf, ils se concertent aussitôt et de plusieurs lieues à la ronde se réunissent pour une grande chasse.

“ A Noël dernier j'allai dire la messe de minuit aux chrétiens, ne pouvant encore leur donner davantage. La veille de mon arrivée on avait signalé la présence d'un cerf. Deux jours après, quarante chasseurs s'arment du long fusil chinois. Un couteau de chasse à la ceinture, ils s'en vont battre les forêts qui avoisinent Mei-Kang, les uns sur les crêtes, d'autres dans la vallée, le plus grand nombre au milieu des versants : les échos répètent les cris des chasseurs et le sifflet perçant signale la marche des piqueurs. Le premier jour l'animal ne fut pas lancé : les montagnards allumèrent de grands feux et dormirent à la belle étoile. Le lendemain matin les battues recommencent. Vers midi des cris formidables retentissent au fond de la forêt : de tous côtés les hommes se précipitent, un coup de fusil part. .. la bête était frappée. Je désirais jouir de ce singulier spectacle, voir réunis tous les sauvages dont le plus grand nombre, hélas, n'ont pas encore embrassé la foi. Je descends dans le lit d'un torrent alors desséché : de rochers en rochers, d'arbres en arbres, je roule jusque dans une vaste clairière.

“ Rien de plus grandiose que le spectacle qui se présente à mes regards. J'eus comme un moment de frayeur instinctive. Le sol, labouré par les eaux du torrent, est couvert d'énormes blocs de pierre ; ces rochers brisés forment une enceinte dans laquelle cinquante à soixante hommes au dur visage, et dans l'accoutrement que j'ai décrit plus haut, s'abandonnent à une joie délirante. Le cerf git à terre, et l'heureux chasseur qui l'a atteint prépare un panier pour emporter la tête : c'est le prix de son adresse. Les montagnards me saluent respectueusement ; les païens eux-mêmes sont les premiers à m'offrir une part de l'animal à laquelle, disent-ils, j'ai un droit réel ; tout homme qui sort de sa cabane et répond aux cris des chasseurs doit réclamer son lot.

“ Je vous demande pardon de vous tenir si longtemps sur le chemin de Po-Hung, encore quelques pas et nous serons hors de la forêt. Mais voici qu'un nouvel obstacle nous ferme la route.

“ Qu'est-ce que ce fouillis d'arbres renversés ? ” dis-je à mon guide.

“ Et celui-ci de me répondre :

“ On a coupé ces arbres pour les brûler ; à leur place on sèmera le riz, qui l'année prochaine nourrira la famille.”

“ C'est qu'en effet le *Pan-Hy* n'est pas laborieux : au lieu de labourer la terre, il abat les forêts sur les pentes les moins raides, y met le feu et glisse sous la cendre quelques poignées de riz, des patates douces, du millet ou du maïs : il se repose de tout le reste sur la Providence. Pour se procurer quelques sapèques, il cultive une espèce de champignon qu'il vend à un prix très élevé ; quelquefois il coupe des arbres d'un bois précieux, les transporte au pied des montagnes, et forme des radeaux qu'il confie aux eaux des torrents ; il les traîne ou les suit à distance, et il les échange pour de l'argent, des denrées ou des étoffes. Il ne tarde guère à regagner sa montagne où la famille l'attend ; d'ailleurs la plaine et le séjour des villes lui sont à charge.

“ Au pied de ces montagnes le *Pan-Hy* rencontre une autre race de sauvages, c'est le *Tou-Yan* (l'indigène), l'homme de la terre. Entre l'homme de la montagne et l'homme de la terre, il y a moins que de la sympathie. Chez le premier, m'a dit plusieurs fois Mgr Foucard, de qui je tiens du reste la plupart de ces détails, on trouve des vertus naturelles que ne possède point le second. Le *Tou-Yan* est fumeur d'opium ; il n'a pas l'esprit de famille, il n'accepte que deux ou trois enfants et massacre avec une incroyable cruauté ceux qui naissent ensuite. Chez le *Pan-Hy*, au contraire, je parle de celui même qui n'a pas encore la foi, l'esprit de famille est admirablement conservé. Jamais un père et une mère ne consentent à se séparer de leurs enfants. Cette année même, la Mission a fait d'inutiles efforts auprès d'une famille chrétienne pour obtenir que l'un des fils vint étudier à Chang-Se :

“ Chaque jour, disait le père, cet enfant est avec nous ; nous aurions de l'ennui de ne le plus voir...”

“ Un autre père de famille se chauffait un soir à mon feu, la conversation languissait, le vieillard semblait rêveur. Tout à coup il me pose cette question :

— Le Père a-t-il ses parents ?

— Oui, répondis-je.

— Il a son père ?

— Oui.

— Il a sa mère ?

— Oui.

— Il a des frères !

— Oui... : mais pourquoi me demandes-tu cela ? ”

“ Il me regarde et me dit d’un ton fort naturel :

— Ses parents aiment-ils le Père ?

— En peux-tu douter ? m’écriai-je...”

“ Mais lui toujours calme :

— Comment l’ont-ils laissé venir ici ? ”

“ Je dus expliquer à ce brave homme que nous nous étions quittés afin de nous retrouver plus sûrement au Ciel, que nous échangeions quelques années de sacrifices pour une éternité de bonheur...”

“ Et lui de répéter ensuite :

— Oh ! que vous serez heureux de les revoir ! ”

“ Vrai, à ce moment je fus vivement ému.

“ Une autre vertu du *Pan-Hy*, c’est le respect des bonnes mœurs. Une fille déshonorée doit se donner la mort ; la famille la rejette ; elle n’a plus personne au monde qui s’intéresse à elle. Sans doute le barbare se révèle dans cette cruauté avec laquelle on force le crime à se punir lui-même ; mais le motif n’est-il pas honorable ?

“ Ces qualités naturelles attirent sur le *Pan-Hy* la bénédiction du bon Dieu ; il se montre moins rebelle que le *Tou-Yan* aux exhortations des catéchistes, quoique de part et d’autre les conversions ne soient pas encore fort nombreuses. Cette année-ci néanmoins on a déjà baptisé une trentaine d’adultes.

“ Mais, j’y pense, nous ne sommes pas arrivés à *Po-Hung*. Deux pas encore et nous découvrirons la cabane. Je disais tout à l’heure que le montagnard aime la solitude, l’habitant de *Po-Hung* en est un exemple. Sa maisonnette, bâtie sur un terrain découvert et protégée par des palissades de bambous, est entourée de hautes montagnes ; personne ne demeure avec lui dans cette vallée... Nous pénétrons en courbant la tête...”

“ Le Père spirituel ! ” crient les enfants.

“ Aussitôt, de tous les coins de la case, marmots et parents s’empresment de me saluer :

“ Que Dieu protège le Père !... ”

“ On trouve un banc ; on roule dans le feu un énorme pied d’arbre, et aussitôt les pipes sont allumées. Les petits enfants, il y en a quatre dans la case, s’approchent avec confiance ; je devine leurs désirs et distribue des médailles. Tout le monde est heureux ; c’est une excellente famille, hélas ! trop pauvre ! la mère seule non encore baptisée montre peu de bonne volonté pour étudier la doctrine. J’essaie de faire le catéchisme ; je presse le mari d’exhorter sa femme, lui faisant remarquer qu’il n’y a pour eux que ce moyen de se trouver réunis au Ciel. Tous les obstacles ne peuvent être levés dans un jour ; il faut attendre. Deux heures après, nous étions de retour à Mei-Kang.

“ Le lendemain j’allai visiter notre malade ; sa cabane n’est qu’à une lieue environ de la chapelle ; les chemins sont à quelque chose près semblables à ceux que nous avons suivis hier ; aussi, de bond en bond, j’arrive à la porte de la petite hutte. Elle est bien pauvre : à l’extérieur quatre murs en torchis et une toiture d’herbes sèches, le tout est vieux et menace ruine. L’intérieur est encore plus misérable. Mon premier regard s’arrête sur trois petits enfants presque nus, blottis dans un coin à côté du feu ; le malade est couché sur un lambeau de natte auprès de ses enfants, la mère et la fille aînée sont sorties pour chercher du bois. Comme il a les jambes couvertes d’ulcères, j’aide à les laver et à les envelopper d’un linge. Ensuite je lui remets des sapèques et quelques feuilles de tabac. Il n’avait point fumé depuis plusieurs jours... ; une pipe, deux pipes et le voilà gai comme un pinson.

“ Quand la joie eût rasséréné son visage, nous commençâmes le catéchisme. Notre homme n’est pas des plus fervents ; baptisé depuis longtemps, il a négligé de se préparer à la confession dont il a oublié la doctrine. Il promet de s’appliquer, il fait de véritables efforts. Le lendemain nous reprenons la leçon de la veille, à laquelle il faut ajouter quelques feuilles de tabac. Cependant sa mémoire est si

ingrate qu'il fut convenu que, dans l'intervalle de mes visites, il se préparerait plus généreusement encore. Sa fille aînée n'était pas baptisée ; il lui permit de venir à Mei-Kang recevoir les explications que la femme du maître d'école donne à quelques chrétiennes du voisinage. Elle a pu être admise au baptême.

“ Les huit jours qui suivirent, je dus renoncer à sortir ; l'orage grondait et l'eau tombait en abondance.

“ A ce propos je vous raconterai un phénomène dont je fus témoin. Un matin, vers huit heures, les nuages, chassés par un vent impétueux, fuyaient rapidement, puis le vent s'apaisa et le ciel demeura pur, le soleil radieux. Pourtant, sur le versant opposé à la chapelle, reste un petit nuage, c'est comme une fumée qui semble s'évanouir dans l'air. J'arrive par hasard à le fixer, et le vois tourner sur lui-même ; quelques instants après, d'autres vapeurs qui paraissent sortir de terre se rapprochent de ce point ; le nuage grossit rapidement : évidemment, me dis-je, il y a là un centre d'attraction. Peu à peu il envahit la montagne ; une heure après il couvrait tout le ciel. L'eau tombait à flots, les éclats du tonnerre se mêlaient au sifflement du vent et aux bruits des torrents qui roulaient avec fracas dans les gorges de la montagne. Ce spectacle avait quelque chose de terrible. Il s'est répété plusieurs fois pendant mon séjour à Mei-Kang.

“ Privé du bonheur d'aller visiter les chrétiens, je les fis prévenir d'arriver le Jeudi-Saint pour se préparer pendant les trois derniers jours de la Grande-Semaine à célébrer la fête de Pâques. Tous promettent, et certes ils sont bien désireux de ne pas manquer à l'appel. Mais, le Jeudi-Saint-Saint, la pluie ne cesse de tomber. Quelques-uns pourtant bravent les difficultés des chemins ; les autres n'arrivent que le vendredi soir.

“ Plusieurs sont de Pa-hai, village situé à douze lieues de la chapelle. Deux jours de marche et par quels chemins ! Mais, arrivés au terme, ils oublient la fatigue, ils sont les plus joyeux.

“ Chaque soir ma chambre est envahie, on entoure le feu, on fume la longue pipe en écoutant le récit de quelques his-

toires : c'est un moyen d'éclairer certains points de doctrine.

“ Enfin nous sommes au Samedi-Saint, à la veille du grand jour. Chacun se présente au tribunal sacré. Pendant ce temps les catéchistes achèvent la préparation de cinq catéchumènes, deux hommes et trois femmes. Je ne les baptiserai que demain matin.

“ Les jeunes gens ornent activement la chapelle. Autour de l'autel l'image du Sacré-Cœur, celles de la Bonne-Mère, de saint Joseph, de nos saints Patrons, sont placées avec symétrie et encadrées avec goût ; des tentures aux vives couleurs tombent en banderolles des deux côtés ; des fleurs cueillies sur la montagne, quelques papiers dorés qui voltigent çà et là achèvent de donner à ces décorations un certain air de fête. Les petits enfants sont ébahis : les pauvres se contentent de peu !... Demain matin, quand Jésus daignera descendre au milieu de nous, il ne trouvera ni un ciboire d'or pour le recevoir, ni de magnifiques candélabres pour éclairer sa venue ; mais ces âmes simples, ces cœurs droits auront-ils pour Lui moins de charmes ? Ne sont-ils pas les premiers que cette contrée lui offre ? Il me semblait voir les Anges Gardiens de ces montagnes présenter au Sauveur ce petit troupeau perdu au milieu du paganisme.

“ Pâques ! c'est le jour que Dieu a fait ! De grand matin les chrétiens s'éveillent. Dès avant l'aube nous sommes réunis à la chapelle pour le baptême des adultes. Les néophytes assistent et prient en silence. La cérémonie terminée je célèbre la sainte Messe. Ici, point de cantique, point d'orgue aux sons harmonieux, les voix ne sont pas exercées ; l'habitant de ces contrées n'a pas du reste l'amour du chant, il préfère la psalmodie vivement accentuée des prières.....

“ Personne ne manque au rendez-vous, si ce n'est les plus éloignés. Quatre-vingts néophytes environ assistent au sacrifice ; les mères ont apporté leurs plus petits enfants, l'une d'elles même vint, avec son nourrisson dans les bras, recevoir l'Eucharistie. Avant la communion j'adresse à ces bons chrétiens un dernier mot de Foi, d'Espérance, d'Amour et de Désir, et je leur donne leur Sauveur... Et dire qu'au Kouang-Si, dans cette province de huit millions d'hommes, cette scène sublime ne s'est accomplie le jour de Pâques que



dans six ou sept endroits différents ! O Jésus ! Vous êtes ici un Roi banni, déshérité, reprenez possession de votre Royaume !

“Après la Messe, les prières de l'action de grâces se prolongent ; les chrétiens viennent ensuite saluer et remercier le Père ; c'est un usage établi dans la Mission. D'ailleurs ils me ménagent une surprise. Je leur ai fait savoir, il y a quelques jours, que je leur offrirais le dîner à tous ; ils ont leur manière de répondre... On m'invite à sortir de ma chambre : Que vois-je ! Une table chargée de friandises chinoises ; il y en a pour tous les goûts. Au milieu trône un petit porc bien tondu, bien blanc, flanqué de deux poules. Tout le monde rit de ma surprise, et, pour y ajouter encore, les pétards commencent à tonner.

“Que faire ? J'aurai ma revanche, me dis-je, et aussitôt je tombe sur quelques centaines de sapèques que j'ai en ma possession et les sème dans la cour, à droite, à gauche, devant, derrière. On se précipite. Pères, mères, frères et sœurs, petits et grands, jeunes et vieux courent à l'assaut du modeste butin.

“Bref, le dîner se fait en famille comme aux premiers jours de l'Eglise ; ce sont de véritables agapes fraternelles. A midi les chrétiens se réunissent à la chapelle afin de prier pour la dernière fois. Je leur adresse une petite exhortation à la persévérance, leur rappelant que le bon Dieu est partout, que, jusque dans leurs profondes vallées, il est témoin de leurs actions. Ils reprennent ensuite le chemin de leur cabane.

“Quelques jours après je revenais à Toung-Tchoung continuer mes études de langue. Je ne connaissais point alors ma destination. O bonheur ! Mon évêque me donna l'ordre de retourner aux *Cent mille Monts* ; mais cette fois pour y demeurer et travailler à l'évangélisation de cette chère contrée.

“ L. GUIMBRETIERE,  
“ *Missionnaire apostolique au Kouang-Si.* ”

---

# MISSION DE L'AFRIQUE CENTRALE.

—  
LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE A. BOUCHARD.  
—

SAINT-MICHEL, 14 mai 1884.

M. H. TÊTU, Ptre,  
Aumônier de l'Archevêché de Québec.

*Bien cher Monsieur,*

Je désirerais vivement pouvoir vous donner de bonnes nouvelles de la mission de l'Afrique Centrale, mais hélas ! je n'ai que des malheurs à vous apprendre. Depuis plusieurs mois, les afflictions pleuvent, si je puis m'exprimer ainsi, sur la pauvre Afrique Centrale. Trois de nos stations de missions ont été détruites par les soldats du trop fameux Mahadi ; ce sont : El-obeid, Malbes et Gebel-Nouba. Un bon nombre de chrétiens ont été mis à mort, d'autres ont été faits esclaves. Les missionnaires et les religieuses de ces trois stations ont été faits prisonniers. Cinq d'entre eux ont généreusement souffert la captivité, de longues et cruelles épreuves, et la mort, plutôt que de renoncer à leur foi. Les autres sont encore captifs, endurant bien des mauvais traitements, et attendant le beau jour de la délivrance, attendant la mort qui les réunira à leurs frères déjà rendus dans la patrie bienheureuse. Khartoum n'a pas encore été saccagée par les troupes du Mahadi, mais celui-ci s'avance pour s'en emparer, et tout porte à croire qu'il finira par réussir. Vous avez vu par les journaux que le général Gordon s'est dévoué pour sauver le Soudan. Après un voyage des plus périlleux, il est arrivé à Khartoum où il a été accueilli comme un véritable libérateur. Malheureusement il n'a pu faire accepter son autorité par toutes les tribus environnantes, et bien loin d'avoir pu libérer le pays, il se trouve lui-même enfermé dans la ville sans pouvoir en sortir, cernée qu'elle est par les rebelles. Et l'on est à se demander aujourd'hui si cet

homme courageux pourra jamais retourner dans sa patrie et s'il ne périra pas plutôt victime de son héroïque dévouement. J'ai bien connu Gordon à Khartoum où il était gouverneur lorsque j'y arrivai pour la première fois, et j'ai pu me rendre compte par moi-même de ses hautes capacités intellectuelles, de son énergie et de son zèle pour le bien des noirs ; pour eux il n'épargnait rien : ni son temps, ni son travail, ni les voyages, ni même sa fortune privée. Il serait certainement arrivé à abolir complètement la traite des esclaves, si le gouvernement égyptien n'avait pas empêché son œuvre philanthropique. Gordon était aussi entièrement dévoué aux missionnaires catholiques, leur rendant tous les services possibles, ne mettant aucun obstacle à la conversion des nègres et faisant aux missions des dons d'une valeur considérable. Très religieux lui-même, bien que protestant, sa conduite morale était non seulement à l'abri de tout reproche, mais pouvait servir de modèle même aux catholiques européens qui se trouvaient au Soudan. Je l'ai toujours regardé comme un protestant sincèrement convaincu et de bonne foi, comme l'était sans doute Livingston, le grand explorateur africain, et j'espère que Dieu le récompensera un jour des services éminents qu'il a rendus à la mission catholique, en le faisant entrer dans le giron de la véritable Eglise.

Gordon ne peut rien maintenant pour nos missionnaires. Les uns, comme je vous l'ai dit, sont entre les mains du Mahadi, et ceux de Khartoum ont eu le bonheur de pouvoir s'échapper à temps. Partis avec 90 enfants, ils ont traversé le grand désert de Korosko, et après avoir échappé à mille dangers et souffert bien des privations, ils se sont installés, avec tout le personnel de la mission de Khartoum, à Schellal, près d'Assouan, dans la Haute-Egypte. Nous y possédons un terrain assez considérable et quelques habitations.

Monseigneur Sogaro, notre intrépide Vicaire Apostolique, ne se laisse pas décourager par les obstacles effroyables qu'il rencontre. Dernièrement il m'écrivait ce qui suit : “ Vous pouvez vous faire une idée de la position où se trouve en ce moment celui qui est à la tête de notre mission désolée. “ Que faire ?—Abandonner les pauvres Africains ?—Jamais ! “ Nous serions indignes de la sublime vocation de mission-

“ naires, si nous avons seulement pour un instant la pensée  
“ de repousser de notre cœur la malheureuse Nigritie qui a  
“ coûté la vie à tant de missionnaires ; et si à toutes nos  
“ autres afflictions il plaisait à Dieu d’y joindre la faim, nous  
“ saurons, avec l’aide du Très-Haut, mourir de faim ; et en  
“ pressant sur notre cœur nos compagnons de souffrance,  
“ nous resterons fidèles à notre cri de guerre : Ou la rédemption  
“ de la Nigritie ou la mort ! ”

Ces nobles sentiments de notre Vicaire Apostolique sont partagés par tous ses missionnaires. Pour ma part je vous avouerai bien franchement que je ne suis nullement découragé à la vue de tous les maux qui ont fondu sur nos missions ; l’expérience m’a prouvé bien des fois que c’est au moment où tout semble perdu que tout est à la veille de prospérer. Au reste, cette fois comme toujours, Dieu saura tirer le bien du mal. Il faut quelquefois des années et des années pour préparer la conversion d’un peuple ; il faut toujours des sacrifices, des larmes et du sang, comme me le disait un jour un saint missionnaire. J’étais dans la Nigritie depuis trois mois seulement et je n’avais que lui pour compagnon et supérieur dans la station où je travaillais. C’était l’un des plus anciens de notre mission d’Afrique, et un homme d’une grande vertu et d’une intelligence remarquable. Mais je ne pus profiter longtemps de ses exemples et de ses sages conseils, car la maladie vint le ravir à mon respect et à mon affection ; en trois jours la fièvre le conduisit aux portes du tombeau. Après lui avoir administré les derniers sacrements, je me tenais près de lui, le cœur rempli de la plus grande affliction. Et lui, voyant mes larmes et peut-être aussi mon découragement, trouva la force de me consoler et de relever mon courage qui faiblissait : “ Mon cher frère, me dit-il, ne vous laissez pas aller à un découragement fatal, confiez-vous en Dieu et persévérez jusqu’à la fin. Peut-être vous dites-vous en vous-même : si j’étais dans une autre mission j’aurais le bonheur de baptiser des centaines d’infidèles, tandis qu’ici je ferai bien peu—chassez cette tentation dangereuse. Je l’ai éprouvée moi aussi dans les commencements ; mais Dieu m’a fait la grâce d’y résister et je suis heureux maintenant. Je n’ai plus que quelques instants de vie, mes yeux

sont déjà fermés à la lumière du monde pour s'ouvrir à celle de l'autre vie. Il me semble voir devant moi une énorme balance. Dans un des plateaux de cette balance, je vois toutes les abominations de la Nigritie et la terrible malédiction de Cham ; le plateau est lourd. Dans l'autre plateau, je vois les prières et les aumônes des fidèles, les sacrifices, les larmes et le sang des missionnaires. Quand le poids de ce dernier plateau surpassera celui du mal que porte le premier, alors la Nigritie sera chrétienne. D'autres missionnaires viendront récolter dans la joie ce que nous aurons semé dans la souffrance ; mais le plus grand mérite sera pour ceux qui auront arrosé de leur larmes et de leur sang les fondations de l'église de la Nigritie."

Ces paroles du missionnaire mourant semblent retentir à mes oreilles chaque fois que je suis tenté de me décourager. Aujourd'hui que notre mission ne paraît être qu'une immense ruine, je sens grandir mon courage et mes espérances ; je me dis : encore quelques années d'épreuves et de sacrifices, et le plateau du bien l'emportera sur celui du mal. Nos généreux compatriotes comprennent parfaitement ces choses et ils le prouvent par leurs abondantes aumônes en faveur de la Nigritie. Partout je suis reçu avec la plus grande charité par messieurs les curés et par leurs bons paroissiens. C'est là un puissant motif de consolation, non seulement pour moi, mais encore pour mes frères d'Afrique, qui ont appris avec joie et avec émotion combien l'on savait ici apprécier leurs œuvres et leur dévouement. Tous ils prient Dieu chaque jour de répandre ses plus abondantes bénédictions sur le Canada et sur ses nobles et généreux enfants. Je termine en recommandant à vos prières la Nigritie et ses missionnaires, et, en particulier, le dernier d'entre eux.

Votre très dévoué,

A. BOUCHARD, Ptre,

*Miss. Apostolique.*

---

## PROTESTATION SOLENNELLE

— CONTRE LA —

### SPOLIATION DE LA PROPAGANDE.

---

L'époque des persécutions est aussi l'époque des plus sublimes affirmations de l'esprit catholique. Depuis le jour où les premiers martyrs du Christ, cités au tribunal de la tyrannie païenne, étonnèrent le monde par des professions de foi d'un courage sans égal, le vrai peuple chrétien, formé à l'école de si glorieux ancêtres, n'a jamais failli à son honneur. Des tempêtes ont soufflé : c'est alors surtout qu'on l'a vu grand et fidèle, inébranlable dans ses croyances. Aujourd'hui, plus que jamais, le vent des persécutions, parti des plus hautes régions sociales, semble se déchaîner dans toute sa rage : le peuple de Dieu, comme un chêne sous l'effort de l'Aquilon, ne sait qu'enfoncer plus avant ses racines dans le sol, pour y puiser une nouvelle vigueur.

De cet admirable phénomène peut-on désirer un exemple plus frappant que celui qui nous est offert dans l'énergique protestation des catholiques de tous les pays, et en particulier des catholiques de Québec, contre l'injuste spoliation des biens de la Propagande, décrétée par la Cour de Cassation de Rome ?

Oui, la Papauté outragée vient de recevoir du Canada un nouveau gage de sa foi, et si la gloire nationale est un titre qu'il est permis d'afficher, de proclamer avec orgueil, nous sommes heureux de dire, à la louange de nos compatriotes, que la population canadienne non seulement de la ville, mais même de la Province de Québec, a su trouver, pour stigmatiser l'acte inique du Gouvernement italien, des accents qui ne seront peut-être pas jugés indignes de la grande cause catholique. Nous voulons parler de la démonstration solennelle faite à Québec, dans les salles de l'Université Laval, le 30 avril de la présente année : démonstration univer-

sitaire d'abord, mais à laquelle toute la Province catholique de ce pays s'est fait un honneur de prendre part par l'adhésion de son autorité la plus haute, tant civile que religieuse, comme aussi par le concours enthousiaste d'un grand nombre de ses représentants.

Déjà, dès l'année 1860, l'Université Laval, émue des premiers empiètements de la révolution italienne, s'estimait fière d'ouvrir ses portes à la foule des citoyens catholiques du Canada, qui venaient sous la présidence de leur Archevêque, Mgr C.-A. Baillargeon, d'illustre et sainte mémoire, faire entendre le cri indigné de leurs plus vives protestations. En 1871, le même cri d'amertume et de douleur, rendu plus intense par la violation honteuse du Sanctuaire de la Papauté, s'élevait encore des salles de cette même institution, et cette fois sous la présidence de Mgr. E.-A. Taschereau, notre vénéré pasteur, pour aller porter au cœur affligé de Pie IX les sympathies filiales d'enfants soumis et dévoués.

Depuis, la révolution, poursuivant sa marche, a grandi, et l'Université Laval, pleine des traditions de son passé, vient de prouver que son amour pour l'Eglise grandit aussi avec les persécutions et les outrages dont on ne cesse d'accabler cette Mère bienfaisante.

La démonstration grandiose du 30 avril restera dans les annales de cette institution comme une des plus belles pages de son histoire. C'est que, sans doute, des motifs particuliers lui faisaient un devoir, à elle, première Université fondée par la Propagande, à elle, seule Université Catholique de l'Amérique du Nord, de provoquer, dans une manifestation publique, cette protestation de la conscience catholique outragée, et d'être la première à élever ainsi la voix contre l'indigne spoliation dont le Gouvernement italien vient de se faire l'auteur. Mais aussi, avec quelle enthousiasme, avec quel esprit d'amour et d'attachement au S.-Siège notre population Québécoise, et avec elle toute la Province de Québec, si largement représentée, ne s'est-elle pas empressée de venir se rallier à ce grand mouvement de la foi parmi nous!

Monsieur le Recteur, à la tête du Corps Universitaire, présidait la séance, tandis qu'autour de lui les différents

membres des quatre facultés de Théologie, de Droit, de Médecine et des Arts couvraient l'estrade de la grande salle des Promotions. Au dessus de Monsieur le Recteur, on remarquait le portrait de Mgr de Laval. Pourquoi associer ainsi la fête du vénérable fondateur du Séminaire de Québec, qui se célèbre chaque année le 30 avril à l'Université, à une séance de protestation contre les persécutions de la Propagande? C'est là une coïncidence dont on s'expliquera facilement les raisons, après avoir lu le discours d'ouverture de la soirée. Ajoutons que le portrait du saint Evêque était l'unique décoration de la fête. Mais aussi cette grande figure du premier Evêque du Canada, entourée de l'auréole de si glorieux souvenirs, jetait bien, à elle seule, assez d'éclat sur cette séance pour ne laisser désirer aucune autre parure. En l'absence de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, M. l'Administrateur était au fanteuil d'honneur. Quelle assistance nombreuse, imposante comme la démonstration elle-même! A part les élèves de l'Université, du petit et du grand Séminaire, ainsi que de l'école Normale, on remarquait sur les sièges un clergé choisi, nos hommes publics les plus distingués, toute l'élite de la société Québécoise. On était particulièrement heureux de compter dans cette belle assistance bon nombre de Membres des deux Chambres de notre Législature. Pour un moment les divisions politiques cessaient: toutes les couleurs venaient se confondre dans l'unique couleur du drapeau religieux, de la bannière papale, à l'ombre de laquelle on ne voit marcher que des cœurs unis. Car, comme l'a si bien dit un orateur de la soirée, quand il s'agit de la foi, le peuple canadien, d'ailleurs si divisé, n'a plus qu'un esprit, qu'un cœur et qu'une voix.

Nous ne saurions passer sous silence le fait, digne de remarque, qu'on a bien voulu consentir à l'ajournement de l'Assemblée Législative, ce soir là même, dans le but de permettre aux honorables députés d'assister à la grande démonstration religieuse faite à l'Université. C'est là, en effet, une démarche qui honore notre Législature et le pays tout entier.

Il s'agissait de venir censurer, condamner les envahissements du pouvoir civil italien, d'un pouvoir impie et sacrilège. Et nos législateurs, obéissant à l'esprit religieux, n'ont



pas cru devoir manquer à cette tâche généreuse : ils sont venus mêler leurs protestations à celles de l'Université et de l'Eglise ; et en cela, ils ont fait preuve de foi en même temps que de véritable intelligence politique, parce qu'ils ont montré comme ils savent comprendre les intérêts de la puissance civile, dont toute la force est fondée sur le droit, et le respect de l'autorité religieuse.

Jamais l'Université Laval n'oubliera les applaudissements chaleureux dont retentirent, pendant près de trois heures, les échos de ses salles, à la voix des différents professeurs qui prirent successivement la parole dans cette mémorable soirée du 30 avril. L'enthousiasme, comme un flot toujours montant, allait gagnant et pénétra de plus en plus le cœur de cette foule religieuse, sympathique, accourue pour protester contre les spoliateurs de la Propagande, avec le dévouement passionné qui caractérise la foi de notre peuple. Car, il faut le dire, au sein de nos populations, la foi, l'attachement au S.-Siège est une fibre délicate et sensible qui s'agite au moindre choc, que la moindre secousse suffit à faire vibrer. La sentence odieuse, portée contre les biens de la Propagande, pouvait-elle ne pas exciter ici un sentiment d'indignation générale ?

La démonstration de l'Université Laval, disons du peuple catholique de notre Province, a donc été un succès : bien plus, elle doit compter comme un triomphe, un noble triomphe de l'Eglise, puisque le triomphe véritable n'est pas celui que la violence opère, mais bien celui qui se fonde sur le mouvement spontané d'âmes émues et d'esprits convaincus.

Le lendemain, toute la presse de Québec consacrait à cette fête une large place dans ses colonnes. Bien peu de démonstrations publiques ont ici le sort d'un retentissement aussi enthousiaste et aussi profond. Les journaux protestants eux-mêmes n'ont pu s'empêcher d'applaudir, et après les commentaires éloquents de la presse, c'est la population canadienne toute entière qui, saisie de la grande nouvelle proteste elle aussi et réproouve à son tour le jugement inique dont on frappe la Propagande.

Notre Canada est un pays bien jeune et bien petit, comparé à ses aînés, aux grandes nations de l'univers. Mais si

le saint patriarche Jacob eut tant d'amour pour son fils Benjamin, nous osons entretenir la douce confiance que cette magnifique protestation du 30 avril, que ce cri de foi et d'amour de notre peuple, qui aime à s'appeler le Benjamin des peuples chrétiens, trouvera un chemin jusqu'au cœur du S.-Père, et pourra peut-être contribuer quelque peu à soulager les souffrances, à adoucir les douleurs du Pontife bien-aimé qui gouverne si sagement l'Eglise, en dépit de la malice des hommes et de l'effroyable déchaînement de toutes les tempêtes.

---

M. l'abbé T. E. Hamel, V. G., et Recteur de l'Université, fit le premier discours et annonça un certain nombre de résolutions qui devaient être développées par d'autres orateurs.

Les quatre premières affirment que l'application de la loi de 1873 aux biens de la Propagande est : 1<sup>o</sup>, en contradiction flagrante avec la loi sur laquelle elle s'appuie ; 2<sup>o</sup>, contraire au Droit international ; 3<sup>o</sup>, contraire au Droit naturel de propriété ; et 4<sup>o</sup>, contraire, à la civilisation. La cinquième expose que cette prétendue *conversion* des biens de la Propagande équivaut à peu près à la ruine. Enfin la sixième déplore cette conséquence en l'appliquant spécialement au Collège même de la Propagande.

Ces différentes résolutions furent successivement proposées et éloquemment appuyées par l'Honorable Juge Tessier, l'Honorable F. Langelier, M. Thomas-Chase Casgrain, Monseigneur Pâquet, M. Philippe Wells, M.D., et M. l'abbé Louis-Ad. Pâquet, élève de la Propagande et professeur à la faculté de théologie de l'Université Laval.

Nous allons reproduire le discours de ce dernier :

MONSIEUR LE RECTEUR, MESDAMES ET MESSIEURS,

J'ai l'honneur de proposer qu'il soit déclaré :

*Que cette conversion, par là même, met en danger l'existence du Collège de la Propagande, pépinière féconde de missionnaires pour le monde entier.*

Rome est le théâtre des grands spectacles. Parmi les innombrables merveilles dont se glorifie à juste titre l'Eternelle Cité, il en est peu, je crois, de plus propre à fixer, à captiver le regard du voyageur chrétien que celle qui nous est offerte par l'admirable variété des élèves, dont se composent

les différents collèges fondés aux pieds de la Chaire Apostolique. A l'heure où les cours se terminent, et où commence la promenade quotidienne, quel plaisir, quel intérêt de voir les rues de Rome parcourues, sillonnées en tous sens par de longues et nombreuses files de Séminaristes, qui vont et viennent, se croisent, s'entrecroisent, se poussent et se succèdent ! Sur tous les fronts resplendit la candeur, la dignité, la noblesse ; mais chaque collègue a son caractère propre et un costume qui le distingue. Ceux-ci, ce sont des Français, ceux-là des Anglais. En voici qui portent les signes du Séminaire romain, ou du Collège Grec, ou du Collège Germanique, et plus loin défile un bataillon de braves Polonais. Pour chaque file, chaque groupe, c'est un type commun, qui laisse bientôt soupçonner sa nationalité respective.

Mais ces autres, qui sont-ils ?—Ils ont l'aspect joyeux ; le dévouement se lit dans leurs regards, et avec leur ceinture rouge, soutane noire et nervure rouge, comme ils paraissent heureux ! Qui sont-ils ? C'est en vain que je cherche parmi eux un type commun qui trahisse leur commune origine : chaque figure est un type propre, empreint du cachet de quelque race, depuis la couleur bronzée des fils de l'Orient jusqu'au teint éclatant des enfants du Nord. Ils n'appartiennent à aucune nation, et ils semblent être de toutes les nations —Inclinez-vous, Messieurs : cui, ce sont eux, ce sont les Apôtres qui passent. Salut ! espoir de l'Eglise et des missions lointaines ! Envoyés du ciel, futurs ministres de la foi, salut ! Je vous reconnais ; mon cœur vous nomme : vous êtes les fils glorieux de la Propagande !

Mesdames et Messieurs, pour bien faire ressortir toute la valeur, toute la portée des protestations dont est justement frappée ce soir l'inique sentence de la Cour de Cassation de Rome, il ne sera peut-être pas inutile d'ajouter à ces cris éloquents de la conscience catholique alarmée quelques mots de détails et de particularités sur le Collège dont l'œuvre devient la victime de l'impiété italienne ; collège que j'aime et dont mon âme gardera d'immortels souvenirs, puisqu'il fut pour moi une seconde patrie. Quand on aura constaté de près la beauté intime qui fait de la Propagande comme un des plus brillants joyaux de la Papauté, une nouvelle protes-

tation, après tant d'autres, sortira, nous en sommes sûrs, spontanément du cœur.

De tous temps, le S.-Siège a senti le besoin d'avoir près de lui, sous sa main, les soldats valeureux d'une milice toujours prête à aller braver la mort, pour donner la vie, sur les champs de bataille du dévouement et de l'héroïsme apostolique. Pourtant le prosélytisme catholique, sans varier dans son esprit, a dû peu à peu varier de formes avec le développement des siècles, et on l'a vu se produire, éclater tour à tour en différents moyens d'action. Aussi, l'idée d'élever un collège, de fonder une maison propre à recevoir et à instruire de jeunes lévites de toutes nations, qu'on renverrait ensuite dans leur pays pour y semer la foi et l'Évangile, cette idée, dis-je, remonte à Grégoire XV, illustre instituteur de la Congrégation de la Propagande; mais à son successeur Urbain VIII revient l'honneur d'avoir mis ce plan à exécution. Une bulle du S. Pontife érigea canoniquement le Collège en 1627, une autre bulle de 1641 le soumit entièrement à la Congrégation fondée par Grégoire XV. L'œuvre réussit, et ne tarda pas à produire les fruits de bénédiction qu'on avait lieu d'en attendre. Soutenue du reste par la protection toute particulière des Papes et la générosité des Cardinaux, elle ne pouvait que fleurir. Il en fut ainsi jusqu'à cette terrible époque de la révolution française, dont les secousses se firent sentir dans presque toutes les sphères de la société.—Les armes des révolutionnaires, rentrés triomphants dans la Ville Éternelle, dispersèrent dans leurs foyers les élèves du Collège, qui, lui-même, fut, plus tard, par un décret de l'Empereur Napoléon, supprimé comme inutile. Rétabli avec les Bourbons, depuis lors, le Séminaire de la Propagande n'a cessé de fleurir en poursuivant sa noble mission.

L'organisation admirable du Collège, le personnel choisi de ses directeurs, sa dépendance absolue vis-à-vis de la Sacrée Congrégation de la Propagande, tout concourt à faire de cette institution comme un des châteaux-forts les plus puissants de l'Église et de la société. Du reste, un signe non équivoque de l'influence de ce collège sur les grands intérêts qui agitent le monde, c'est bien la sollicitude toute paternelle que les Souverains Pontifes ont toujours montrée pour lui

jusqu'à nos jours. Léon XIII, vrai génie chrétien comme le sol de l'Eglise sait en produire, Léon XIII, voulant relever le niveau des études ecclésiastiques à Rome et dans toute la catholicité, ne s'empressait-il pas naguère de tourner avec complaisance ses regards vers la Propagande et d'y nommer les professeurs les plus distingués, pour établir et entretenir là, sous ses yeux, l'un des plus ardents foyers de science, d'où la lumière pourrait plus tôt rejaillir sur le monde ?

Ce séminaire compte plus de 120 élèves internes, accourus de toutes les parties du globe, des sables brûlants de l'Afrique comme des rivages glacés du Septentrion. Mais de plus, plusieurs collèges nationaux viennent encore s'alimenter à la source doctrinale de la Propagande pour servir ensuite comme de larges canaux à l'épanchement de la science et de la vérité.

Vaste palais massif, inébranlable comme la foi qui l'a construit, le Collège de la Propagande est situé sur la place d'Espagne, rattachant ainsi son existence et son but aux souvenirs d'une grande nation qui fit tant pour la conversion des peuples. Tout près, du haut de la Trinité des Monts, la France le regarde, et semble se dire avec un secret orgueil :

“ Le Séminaire de la Propagande, et celui des Missions Etrangères sont nés d'une même foi et du même amour ”. A côté se projette l'ombre majestueuse de cette belle colonne élevée par Pie IX en l'honneur de Marie Immaculée.

Le Collège dont nous parlons a tout ce qu'il faut pour prospérer : bibliothèque, musée, typographie, l'arsenal est complet. Qui pourra compter les précieux documents que la bibliothèque renferme, vrais trésors pour l'Eglise et la société tout à la fois, puisque là, sous la poussière d'antiques manuscrits, git l'histoire de peuples lointains, ou dont la mémoire va se perdre bien avant dans la nuit des âges.—Le musée, quoique incomplet, n'offre pas moins d'intérêt. C'était une vieille tradition, qu'on retrouve chez la plupart des peuples, de suspendre aux murs des temples de la nation les dépouilles glorieuses, arrachées au mains de l'ennemi vaincu. Ainsi, que de fois les captifs couronnés, trainés après le char de victoire du grand peuple romain, ne sont-ils pas venus, tête basse, laisser tomber leur diadème flétri sur les gradins

du temple de Jupiter Capitolin ! Le musée de la Propagande, Messieurs, s'est enrichi des dépouilles des fausses divinités, découronnées par les missionnaires chrétiens ; ses murs renferment jusqu'à des divinités elles-mêmes, trainées là par la main victorieuse de nouveaux conquérants, emprisonnées et frappées dans leur malheur d'un mutisme complet. Ne dirait-on pas que c'est par pitié pour ces pauvres dieux captifs, que c'est pour faire tomber leurs chaînes, et les replacer sur le trône, que le Gouvernement italien s'acharne avec tant d'ardeur contre la Propagande et ses biens !—N'oublions pas de mentionner encore la riche typographie polyglotte attachée à l'institution, et d'où sortent chaque année tant de livres, écrits en langues si variées, pour le besoin constant des missions.

Voilà, Messieurs, ce qu'est le Séminaire de la Propagande tel qu'il se présente à nous au premier aspect. C'est beaucoup : c'est assez pour vous faire comprendre encore d'avantage l'indignité de l'acte contre lequel vous êtes venus protester ce soir. Mais notre regard ne doit pas s'arrêter là : il doit s'élever plus haut ; il doit saisir l'idée qui plane au-dessus de ce collège, l'esprit qui l'anime, le principe qu'il représente. Comme toute grande institution, qui a sa place sous le soleil de ce monde, le Collège de la Propagande représente un principe : ce principe, Messieurs, vous l'avez saisi sans doute, c'est l'unité : l'unité, fondement de la création qui est une par son auteur et par sa fin, une dans son plan et l'identité spécifique de notre espèce : l'unité, fondement de la Rédemption, qui est une par Jésus-Christ, par la foi et l'Église, une par l'universalité des hommes, appelés tous à participer au même bienfait.—Voilà le principe qui domine dans cette admirable réunion de jeunes missionnaires, venus des quatre coins de l'univers, parlant toutes les langues et n'exprimant qu'une seule et même pensée, une seule et même aspiration, celle de sauver les hommes créés par un même Dieu et rachetés tous de son sang divin.—A Babel, la multiplicité et la confusion des langues furent le signal de la division. Dieu voulait alors, pour le bien de la société, diviser les hommes : depuis Jésus Christ, Messieurs, la Providence tend à les unir, et les langues qui, au temps de la

confusion babélique, s'étaient enfuies, dispersées, par toute la terre pour accomplir leur première mission, elles se sont de nouveaux réunies pour en recevoir une seconde de la bouche du Vicaire de Jésus-Christ ; et le sublime rendez-vous de ces divines messagères, c'est le Collège de la Propagande: centre commun, d'où elles partent ensuite pour évangéliser le monde.

Écoutons ce qu'écrivait un jour à ce sujet un des jeunes missionnaires, en s'adressant à la Ville Sainte :

“ Sur tout rivage, où peut aborder une voile,  
“ Tes apôtres s'en vont, guidés par ton étoile,  
“ Des peuples renouer l'antique parenté.  
“ La vérité refait ce qu'a détruit le crime ;  
“ Et Rome, de Babel antipode sublime,  
“ Du genre humain épars reconstruit l'unité. ”

Oh ! Messieurs, à voir la concorde, l'harmonie, l'étroite fraternité qui relie par de si douces attaches les élèves de la Propagande, ces représentants de nations diverses et souvent hostiles entre elles, en constatant l'admirable communauté de sentiments qui circule comme une même vie dans cet organisme varié, on croit avoir là sous les yeux l'image la plus parfaite de la vie commune qui circule dans les veines du genre humain, de cette autre vie, commune aussi, mais plus haute et plus féconde, qui vivifie l'Eglise et ses membres, qui est destinée à vivifier l'humanité tout entière. Et pourtant c'est ce principe d'unité qu'on veut détruire, qu'un gouvernement barbare veut atteindre par l'attentat le plus sacrilège ! Qu'est donc devenu le sentiment du beau, et du grand ? L'honneur public va-t-il désertier le monde ?

Avant la date néfaste de 1870, le Collège de la Propagande avait chaque année son Académie des Langues, c'est-à-dire ces séances polyglottes, où tous les idiomes de la terre venaient s'unir d'un commun accord pour célébrer Dieu, la religion et l'Eglise. Spectacle unique au monde, et qui savait attirer les plus illustres personnages, Cardinaux, Princes et Prélats, et jusqu'aux ennemis eux-mêmes du Catholicisme.

Imaginez, Messieurs, plus de cinquante langues toutes différentes entre elles, mais toutes exprimant dans leurs plus beaux sons, sous leurs plus belles formes, les mêmes senti-

ments, la même foi, la même charité ? L'on pourrait dire, plus de cinquante nations se donnant la main, pour bénir, dans le plus sublime concert de louanges, le Bienfaiteur Universel ! Quelle grandeur, Messieurs ! quelle magnificence ! Où trouvera-t-on en dehors de la Propagande l'éternel principe d'unité, célébré et chanté avec tant d'éclat, avec une expression aussi touchante ? Et pourtant c'est là l'institution qu'on veut abattre, le flambeau qu'on veut éteindre ! — Non, il ne s'éteindra pas ce divin flambeau, car il reste encore trop d'ombres à dissiper. Elle vivra cette institution divine, parcequ'elle a Dieu pour elle, et qu'il reste encore trop d'âmes à sauver !

Je ne puis m'empêcher de rappeler ici l'acte solennel par lequel, avant de partir, les élèves s'engagent sous serment, à la face du ciel et de la terre, à marcher toujours sous les ordres de leurs supérieurs, dussent-ils affronter la mort et verser leur sang. Cette idée d'ailleurs, ne les effraie pas : l'habit, nuancé de rouge, qu'ils portent, est là pour l'entretenir dans leur esprit jusqu'à l'heure du sacrifice..

Qu'il est beau, qu'il est grand ce départ des Propagandistes, qui après avoir bu pendant de longues années à la même coupe, après s'être nourris à la même table, vont maintenant se partager le monde entier pour distribuer le pain des forts, le sang du Sauveur, aux pauvres infidèles qui ont faim et soif de la justice ! Je crois les voir encore à genoux aux pieds du Vicaire de J. C., et recevant le céleste mandat sans lequel toute prédication est vaine ; à genoux aux pieds du Cardinal Préfet de la Propagande et des autres Supérieurs pour recueillir le paternel adieu de ces hommes vénérés ! Le temps est venu : il faut partir. Une larme brille sur leur joue amaigrie : la Propagande est une si bonne Mère ! Mais Dieu le veut, et le salut des âmes le demande ! Ils partent, le cœur ferme, nouveaux Apôtres, sortant du Cénacle fortifiés et intrépides ; et du haut de la Colonne de l'Immaculée Conception, du haut de son trône, Marie, qui les voit partir, étend ses bras pour les bénir. Adieu ! Rome chérie ! L'un prend le chemin de l'Orient ; l'autre, celui de l'Occident ; celui-ci court en Midi, celui-là au Septentrion. On se disperse en tous sens. Adieu ! — Et voilà, Messieurs, ce qu'est le-



Collège de la Propagande, le principe qu'il représente et l'œuvre qu'il opère.

A l'heure où je vous parle, sur tous les rivages, sous toutes les latitudes, partout où la triste nouvelle de la sentence du tribunal italien a pu pénétrer, il y a des cœurs qui tressaillent, des poitrines oppressées qui gémissent ; car partout la Propagande a ses ministres, ses envoyés, ses Apôtres. De l'extrême Empire d'Asie, j'entends le missionnaire chinois qui s'écrie : " Honte aux persécuteurs " ! Des déserts sablonneux de la Cafrérie, le missionnaire africain proteste et dit : " Honte à la nouvelle Italie " ! J'entends le missionnaire russe, qui, des steppes glacées de sa patrie, crie à son tour : " Honte à notre siècle ! " Et les échos attristés du S-Laurent répètent : " Honte, honte à notre siècle, à la nouvelle Italie, aux persécuteurs " ! Ah ! l'on veut baïllonner l'Eglise, étouffer sa doctrine ! et l'on sait bien qu'en atteignant la Propagande, on atteint la foi dans son expression la plus pure, dans sa plus héroïque manifestation ; l'on sait bien que par là même on atteint le grand principe d'unité qui régit l'humanité, et l'économie de la Rédemption. Mais ce que l'on ne sait pas, ou ce que l'on semble ignorer, c'est que le même Dieu qui a soutenu les premiers Apôtres contre les Césars de la puissance romaine, saura aussi soutenir la Propagande et ses ministres contre l'ignominieuse barbarie du XIXème siècle.

La Propagande est une trompette à cent bouches, la trompette évangélique. Ne craignons pas, Messieurs : Dieu est là pour l'animer de son souffle, et la faire retentir longtemps encore à travers le monde.

---

# TERRE-SAINTE

(Annales de la Mission de N.-D. de Sion en Terre-Sainte.)

---

Le deuil profond et tout-récent encore qui vient de frapper la Congrégation de Notre Dame de Sion par la mort de son vénéré Fondateur, ne permet pas de donner aux Annales de la mission de Terre-Sainte la forme et le développement accoutumés. Nous avons cru répondre à une juste attente en y insérant l'esquissé suivante sur la vie du R. P. Marie-Théodore Ratisbonne.

Elle est extraite de l'Éloge funèbre, prononcé dans la chapelle de Notre-Dame de Sion, à la réunion des Mères Chrétiennes du 2 février 1884, par M. l'abbé d'Angély, vicaire à Saint-Roch.

Avec l'accent ému d'un cœur qui se souvient des grâces autrefois répandues sur les siens par le ministère du R. P. Ratisbonne, M. l'abbé d'Angély a dignement résumé dans cet exposé rapide ce que fit le vénéré défunt pour l'amour de N.-S., et ce que Notre-Seigneur daigna opérer par Lui pour le salut des âmes.

LE R. P. MARIE-THÉODORE RATISBONNE,

*Né à Strasbourg, le 28 décembre 1802, décédé à Paris, le  
10 janvier 1884.*

Né le 28 décembre 1802, à Strasbourg, le R. P. Marie-Théodore Ratisbonne était fils du Président du Consistoire Israélite. Il avait reçu une éducation distinguée et les relations de sa famille, sa situation de fortune le destinaient à un brillant avenir. Il suivait les Cours de la Faculté de droit, lorsque les premiers doutes envahirent son âme. C'était en 1827. A cette époque, les idées religieuses étaient fortement ébranlées par l'esprit voltairien : un chrétien devait faire acte de courage pour affirmer sa Foi.

Le P. Ratisbonne avait l'âme grande, généreuse ; il eut ce courage. Une femme chrétienne, d'un esprit éminent, d'une haute piété : M<sup>lle</sup> Humann, alors âgée de 60 ans, fut pour lui l'instrument de la grâce. Elle avait été initiée aux choses divines par le Saint Évêque de Mayence : Mgr Colmar. Déjà ses conseils, l'ascendant de ses vertus avaient ramené à Dieu le jeune et brillant professeur de Philosophie qui fut plus tard le célèbre abbé Bautain. La parole du philosophe chrétien, la douce influence de M<sup>lle</sup> Humann conduisirent à la Foi plusieurs Israélites distingués, et, parmi eux, le R. P. Ratisbonne, qui reçut le Baptême le Samedi Saint de l'année 1827.

Ainsi qu'on le rencontre dans la Vie des Saints, le nouveau Chrétien, à peine ce grand acte accompli, eut à subir de la part des siens, de ceux-là mêmes qui lui étaient unis par le cœur, les plus pénibles contradictions. Mais on le vit supporter cette épreuve avec une fermeté où la main de Dieu se faisait sentir. Il quitta sa famille et se retira dans la retraite que lui assurait une maison amie.

Cependant la Vérité qui s'était révélée à lui dès le premier jour dans toute sa plénitude, suffisait à lui conserver la paix et une admirable sérénité qu'aucun trouble du dehors ne pouvait altérer. Ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, de vivre dans son intimité, ont remarqué que jusqu'au dernier moment, sa conversation reflétait une foi d'une naïveté, d'une fraîcheur admirables. C'était la foi de la première heure, foi privilégiée qui avait envahi son cœur et l'avait rempli d'une vue infuse des points les plus intimes. Don incomparable sans doute, mais aussi don redoutable par la responsabilité et les devoirs qu'il impose à celui qui en est favorisé. Quand il eut vu Dieu, ravi de sa beauté divine, il voulut être tout à lui ; il était de ces âmes qui ont besoin de se donner sans mesure, et il résolut de se consacrer au service du Seigneur, au salut de ses frères, dans le Sacerdoce catholique, dont il a été une des gloires.

A cette nouvelle, sa famille ne mit plus de bornes à son ressentiment. Il dut entendre plus d'une parole d'amertume ou de menace. *Omnia possum in Eo qui me confortat.* Je puis tout en Celui qui me fortifie, disait-il, avec son modèle Saint-

Paul, qui avait connu avant lui la gloire d'être persécuté pour l'amour de Jésus-Christ.

Ayant triomphé de tous les obstacles, ordonné prêtre à Noël en 1830, il montait à l'autel le 6 janvier 1831, en la fête de l'Epiphanie, anniversaire de notre Vocation à la Foi. Il appartient à Dieu et aux Anges seuls de voir avec quels sentiments d'amour et de reconnaissance il offrit pour la première fois, entre ses mains tremblantes, l'auguste Victime, Celui-là même que ses Pères avaient crucifié sur le Golgotha.

Ses vœux étaient comblés, il était tout à Dieu, mais au prix de quels sacrifices ! Il avait tout quitté. Chassé, déshérité par sa famille, pendant des années les siens refusèrent de le voir, et ce frère même, que la Sainte-Vierge devait appeler plus tard à la vérité, d'une manière si miraculeuse, le poursuivait alors de sa violente rancune. Dans sa tristesse, il trouvait une grande consolation à méditer la parole du Divin Maître : *Veni sequere me*. Venez et suivez-moi !

Il avait en effet renoncé à tout pour suivre Jésus-Christ et plus tard, dans ses entretiens avec les religieuses de N.-D. de Sion, il aimait à leur rapporter cette parole, et avait un don particulier pour la faire pénétrer dans leurs cœurs et les porter à répondre pleinement à l'appel de Dieu.

Avant de parler des œuvres par lesquelles il fut donné au P. Ratisbonne de se sanctifier, il convient de contempler un instant la physionomie particulière que sa mission sacerdotale présenta dès le début, et qu'elle semble avoir conservée jusqu'à la fin.

Ce qui frappait d'abord en lui, c'était comme un reflet saisissant de son union intime avec Dieu, union dont il était facile de pénétrer toute l'intensité et toute la joie... Oui, une joie vraie, jeune, éclairait ses traits, et son accent, et son langage.

Cette foi lumineuse, qui était son don privilégié, il comprenait difficilement qu'elle n'inondât pas de ces mêmes lumières ceux qu'il entretenait, avec cette amabilité vraiment exquise, qui fut en lui un merveilleux agent d'apostolat.

Dans cette foi se trouve aussi le germe de son attrait pour les enfants ; il les aimait avec prédilection et redisait avec le

Divin Maître : “ Laissez venir à moi les petits enfants, le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. ”

On sait aussi tout ce qu'avait de tendre son culte pour le Saint-Sacrement ; il restait quelquefois des heures entières en adoration au pied du Tabernacle. Il fallait venir le tirer de sa contemplation, dans la crainte d'une trop grande fatigue. Quand à sa confiance en Marie, elle était sans limite ; il avait senti sa main au jour de sa conversion, et eut toujours, pour cette divine Mère, le cœur pénétré de reconnaissance.

Tel était le prêtre qui s'était donné au Seigneur. Suivons-le dans les œuvres que sa fidélité et son courage lui firent entreprendre.

Il voua les premières années de son ministère au service de N.-D. des Victoires. Dieu seul sait le bien qu'il lui fut donné d'y accomplir. Rien d'éclatant toutefois n'avait encore signalé son apostolat, jusqu'au jour où l'un de ses vieux amis : l'abbé Carl, de sainte mémoire, lui écrivait : “ Depuis tant d'années que je prie la Sainte-Vierge pour ma Famille, je n'ai encore rien obtenu, je désespère. ” Le P. Ratisbonne lui répondit : “ Il y a vingt ans que je prie, je n'ai rien obtenu, et j'espère toujours ! ” La réponse à cet acte de foi fut l'annonce de la conversion miraculeuse de son frère Alphonse à Rome.

Ce grand événement n'apportait pas seulement au cœur du Père Ratisbonne une joie immense, il allait avoir sur son ministère une influence décisive. A Rome avait été conçue la pensée encore vague de la fondation d'une Oeuvre destinée à propager la connaissance de la vérité parmi les Israélites. Dès que cette pensée lui eut été communiquée par son frère, le P. Ratisbonne l'accueillit avec ardeur, et se consacra immédiatement à sa réalisation. A peine quelques semaines s'étaient-elles écoulées que déjà plusieurs enfants étaient réunies et formaient le noyau du Catéchuménat. Mais il fallait leur trouver des Mères spirituelles, et voici que Marie qui avait déjà prodigué tant de grâces à son serviteur, mit au cœur de quelques femmes chrétiennes le désir de se réunir pour travailler à leur propre sanctification, tout en se consacrant à l'éducation et à la régénération des Israélites. Grégoire XVI bénit cette pensée : les fondements de N. D.

de Sion étaient jetés. La main de Dieu se montrait, l'œuvre alla grandissant, les vocations se multiplièrent par des voies merveilleuses.

D'autres chrétiennes vinrent se rejoindre aux premières fondatrices, sous les auspices de Marie, et en 1863, Pie IX érigea canoniquement la nouvelle Association en Congrégation religieuse.

Cependant les conversions devenaient toujours plus nombreuses. On vit des familles entières demander l'instruction et le baptême. La grâce ne se borna pas aux Juifs, elle alla chercher et mener aux pieds de N.-D. de Sion des Schismatiques et des Protestants. L'œuvre franchit les mers et s'implanta au cœur même de la Judée, à Jérusalem, à Constantinople, en Angleterre, en Amérique, et tout récemment en Afrique. L'humble fondateur n'avait pas osé entrevoir un tel épanouissement.

Mais les âmes des nouveaux enfants qu'il donnait à l'Eglise n'étaient pas les seules qui appelassent sa sollicitude. Celles des Mères chrétiennes groupées en Archiconfréries, rattachées au Sanctuaire même de N.-D. de Sion, en occupèrent une large part.

On sait comment Madame Josson de Bilhem, dont l'Archiconfrérie déplore la perte, eut la première pensée de réunir quelques Mères pour prier à l'intention de la Conversion de leurs Enfants. Elle s'en ouvrit au Père Ratisbonne, de passage à Boulogne, où il prêchait une Station. Celui-ci l'accueillit avec joie, heureux de greffer, comme un jeune rameau sur l'arbre déjà solide de N.-D. de Sion, une œuvre qui avait avec elle tant d'affinité.

Appelée providentiellement à Paris en 1852, Madame Josson de Bilhem se mit sous sa direction. Le P. Ratisbonne se donna dès lors avec zèle à la diffusion de cette œuvre. Née dans le cœur d'une mère, elle devait rencontrer des sympathies dans tous les cœurs maternels, et l'on en connaît les rapides développements.

Bientôt les Associées affluèrent, les Statuts rédigés par le Vénéré Père, obtinrent l'approbation romaine. La Chapelle de N.-D. de Sion devint le centre de ces réunions auxquelles il aimait à présider lui-même, et où sa parole descendait

comme un baume sur les plaies des cœurs maternels, apportant la lumière dans les difficultés, la force dans les luttes, la consolation aux heures de détresse.

Ce fut une grande joie pour lui, quand il obtint en faveur de cette Œuvre le titre précieux d'Archiconfrérie, avec la faculté de s'affilier des Confréries étrangères. Et il eut le bonheur de voir le nombre de ces affiliations s'élever au chiffre de 1,200 Confréries, répandues dans le monde entier, confréries représentant des centaines de mille âmes réunies dans la même foi, les mêmes prières, les mêmes espérances.

Il a plu à Dieu de rappeler à Lui, à très peu de jours d'intervalle, les deux grandes âmes qui avaient uni sur la terre leur foi et leur dévouement pour la fondation de cette Archiconfrérie. Du ciel ils continuent de la soutenir par leurs prières, et l'esprit de son Fondateur ne cessera pas de l'animer, ni son cœur de la bénir.

A mesure que le R. P. Ratisbonne avançait en âge, la sève se concentrait à l'intérieur. Ses forces physiques déclinaient et le contraignaient à restreindre l'étendue de son zèle. Il consacra les vingt dernières années de sa vie au développement spirituel de sa Congrégation et à la formation du Noviciat des Sœurs.

Il s'était pour toujours retiré du monde, ne sortant plus qu'obligé par un devoir rigoureux du ministère. La prière et le travail occupèrent tout son temps. Enfin, pour perpétuer son esprit dans les cœurs qu'il avait formés, il écrivit plusieurs traités de piété. Indépendamment de la Vie de Saint-Bernard, du Directoire et des Règles de sa Congrégation, on possède de lui le *Manuel des Mères Chrétiennes*, les *Miettes Evangéliques*, recueil de Méditation pour tous les jours de l'année et quelques autres opuscules, surtout destinés à ramener des Frères d'Israël.

Il mit dix ans à mourir, et personne n'ignore avec quelle admirable patience il a donné l'exemple pendant cette longue épreuve. Son âme s'unissait de plus en plus à Dieu. Ses lèvres ne s'ouvraient plus que pour en parler, et il trouvait dans sa foi le don de dire les choses plus simples, de manière à faire aimer ce Dieu qu'il aimait.

Pendant, l'heure était venue pour lui de quitter la terre.

Il avait vu s'affermir toutes ces œuvres auxquelles il avait tant travaillé, il avait droit au repos, à la récompense.

Ses chères Filles de Sion le virent paraître au milieu d'elles, pour la dernière fois, le jour de la fête de Saint Jean. Aussi bien, n'y avait-il pas en lui, sur son visage, et dans cette paix profonde d'une vie qui s'éteignait, comme un reflet de la physionomie de l'Apôtre du divin amour ! Il avait toujours eu pour ce grand Saint la plus tendre dévotion, et dans cette réunion, il en parla avec une onction toute particulière, se plaisant à dire comme Lui : " Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. " Ce furent là ses adieux.

Après huit jours de maladie, ayant reçu les derniers Sacrements dans des sentiments d'admirable piété, consolé par la bénédiction du Saint Père, et celle du vénéré Cardinal-Archevêque de Paris, entouré des membres de ses deux familles religieuses, il s'endormit dans le Seigneur, le 10 Janvier 1884.

Ceux qui sont venus prier près de sa couche funèbre ont été frappés de la majesté dont ce beau visage portait le reflet, il y avait là comme le rayonnement de l'Eternité, qui faisait comprendre la vérité de cette parole de la Sainte Ecriture : " Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, leurs œuvres les suivent. "

A son exemple, soyons apôtres par la prière, si nous ne pouvons l'être par la parole. "*Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum.*" Jérusalem, Jérusalem, reviens vers le Seigneur !

Ah ! puisse-t-il venir bientôt ce jour où il plaira à Dieu d'entendre notre prière ! Alors il n'y aura plus, selon le vœu du Seigneur, qu'un seul troupeau, qu'un seul Pasteur, et la reconnaissance des âmes régénérées se traduira en une immense action de grâces dont les Cieux retentiront pendant l'Eternité.

---



# Le patriarcat latin de Jérusalem

SITUATION RELIGIEUSE EN TERRE SAINTE.

## I

Une des œuvres les plus importantes du pontificat si glorieux et si fécond de Pie IX, fut, sans contredit, le rétablissement du patriarcat latin de Jérusalem, qui renouait dans la Ville Sainte la chaîne trop longtemps interrompue de ses pasteurs légitimes et devait y produire le plus grand bien.

Le 17 Janvier 1848 fut pour les catholiques de la Palestine comme l'aurore brillante qui déchire les voiles d'une épaisse nuit. Ils saluèrent avec des transports de joie cet heureux jour qui, dans la personne de Monseigneur Valerga, leur donnait un chef digne de marcher à leur tête, un guide éclairé, un père plein de tendresse et de dévouement, un pontife qui s'annonçait déjà comme devant résumer en lui-même les éminentes qualités de cette longue série d'évêques et de patriarches qui firent la gloire de Jérusalem. Il possédait, en effet, dans un merveilleux ensemble, l'esprit apostolique de saint Jacques, la piété de Narcisse, la sagesse d'Alexandre, la science de Sophronius, de Macaire et de Cyrille.

Avec ce jugement exquis et ce coup d'œil assuré qui lui faisaient apprécier les hommes à leur juste valeur, Monseigneur Valerga avait su discerner le mérite de l'un de ses prêtres venu depuis peu de temps à Jérusalem. Il l'avait chargé de la direction du grand séminaire et dès l'année 1866 il se l'était adjoint comme vicaire général, après avoir obtenu pour lui la dignité épiscopale. Monseigneur Vincent Bracco, né à Torraza, diocèse d'Albenga, le 14 septembre 1835, justifiait par ses qualités éminentes le choix dont il était l'objet et auquel applaudirent unanimement les prêtres et les fidèles de la Terre-Sainte. Quelques années plus tard, c'est-à-dire le 14 février 1873, Pie IX l'élevait à la dignité patriarcale, et consolait ainsi la Palestine de la douleur amère qu'elle éprouvait par suite de la mort prématurée de Monseigneur Valerga.

Avec le rétablissement du patriarcat latin de Jérusalem, on a vu s'ouvrir pour la Terre-Sainte une période de réorganisation et de progrès d'autant plus merveilleuse, malgré son apparente lenteur, qu'il a fallu vaincre des obstacles presque insurmontables dont les origines diverses, si elles étaient connues, éveilleraient plus d'un étonnement. Le démon a beau multiplier ses efforts, se transformer en ange de lumière, pour entraver les œuvres de Dieu, il ne saurait arrêter cette marche progressive de nos vénérés patriarches dans l'accomplissement de leur difficile et glorieuse mission. L'autorité dont ils jouissent leur vient directement de Celui auquel il a été dit dans la personne du chef des Apôtres : " Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ". En faut-il d'avantage, pour nous faire considérer les premiers succès du patriarcat comme les signes avant-coureurs d'un plus consolant avenir ?

En tête des œuvres entreprises par Son Excellence Monseigneur Valerga, nous devons signaler tout d'abord la construction de la résidence patriarcale de Jérusalem et de la magnifique église gothique qui en fait partie, celle du séminaire de Beit-Djallah, la réorganisation de l'ordre équestre du Saint-Sépulcre, opérée en vertu des pouvoirs donnés au patriarche par la lettre apostolique de Pie IX (*Cum multa*) du 24 janvier 1868 et le rétablissement des chanoines du Saint-Sépulcre.

Ces grandes institutions avaient à tous les points de vue une importance qu'on ne saurait contester, mais rien ne préoccupa davantage l'illustre patriarche, que le recrutement du clergé et le développement de toutes les œuvres destinées à répandre les salutaires influences du catholicisme. Dieu lui avait envoyé des collaborateurs intrépides, des hommes d'abnégation et de sacrifice, des natures fortes comme l'acier doux, qui ne ploient ni ne cassent sous le devoir, pour nous servir des termes récemment employés au sujet de nos missionnaires par M. le baron Platel (1). L'éminent

---

(1) M. le baron Platel, signé *Ignotus*, dans son article du 22 juin 1881 intitulé *Jérusalem*, qui malgré quelques inexactitudes, a vivement impressionné les lecteurs du journal le *Figaro*.

patriarche sut donner à chacun la destination qui répondait à ses aptitudes. Il eut des maîtres pour le séminaire, des apôtres et des pasteurs pour le peuple, tout un corps administratif habilement organisé. Études, monuments, liturgie, discipline ecclésiastique, direction des consciences, visites pastorales, rien ne fut négligé. L'œil vigilant du pontife s'attachait aux moindres détails, sa prodigieuse activité se déployait sur tous les points à la fois. Le premier à la peine, le dernier au repos, il entraînait ses prêtres par son exemple en même temps qu'il commandait l'admiration ou tout au moins le respect à ses adversaires. On dit que les musulmans l'appelaient le *Lion des chrétiens*. C'était un brillant hommage rendu à sa grande et noble nature. Aussi, quand la mort vint le surprendre, en quelque sorte les armes à la main comme Judas Machabée, un cri de stupeur s'éleva jusqu'au ciel : *Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israël* (1). Comment a-t-il succombé cet homme puissant !...

Hâtons-nous de le reconnaître, l'âme tout entière de Monseigneur Valerga est passée pour ainsi dire dans celle de son pieux successeur, comme autrefois la vertu d'Elie dans son disciple Elisée, en sorte que nos deux patriarches pénétrés du même esprit et de la même pensée ont dirigé leurs efforts vers le même but. La présence de Monseigneur Bracco sur le siège auguste de Jérusalem ne nous permet pas de payer à cet illustre pontife le tribut de louanges que chacun lui rend au fond de son cœur et qui déplairait à sa modestie. Contentons-nous de proclamer que tous, nous sommes fiers et heureux de lui obéir, car, s'il n'est point français, remarquez, disait un éminent publiciste (2), " qu'il n'est pas Italien de l'Italie ingrate. Il est Italien de cette Italie que la France a jadis abandonnée, et qui aime toujours la France ! Italie enfermée dans les murs du Vatican..... " et que tout véritable français brûle d'arracher à ses oppresseurs.

On juge de la bonté d'un arbre par l'excellence de ses fruits. Ce qui nous reste à dire, achèvera de mettre en lumière la merveilleuse fécondité du patriarcat.

---

(1) Au livre 1er des Machabées, ch IX, versets 20 et 21.

(2) M. le baron Platel (dans le *Figaro*).

Indépendamment du personnel administratif qui fonctionne sous les yeux même du patriarche, et du séminaire où de doctes et pieux directeurs s'appliquent à nous préparer de bons prêtres, il est certain que l'action bienfaisante et immédiate du patriarcat s'exerce surtout par le ministère paroissial et par les institutions religieuses. Il est donc naturel que nos saints et vénérés pontifes aient porté sur ces graves objets leur infatigable sollicitude.

En dehors des paroisses antérieurement fondées par les R. R. Pères franciscains à *Jérusalem*, à *Bethléem*, à *Saint-Jean-in-Montana*, à *Ramleh*, à *Jassa*, à *Nazareth*, à *Saint-Jean-d'Acre* et de celle que les R. R. Pères Carmes possèdent à *Khaïffa*, le patriarcat latin a fondé depuis quelques années les vingt paroisses de *Beit-Jalla*, de *Beit-Zaour*, de *Ramalla*, de *Keffer-Malek*, de *Gaza*, de *Gifnè*, de *Birseth*, de *Tcibeh*, de *Naplouse*, de *Raphidia*, de *Jassa-en-Galilée*, de *Chassa-Amar*, de *Reneh*, de *Remémin*, de *Feheis*, de *Zabaldé*, de *Ain-Aric*, de *Salt*, de *Karac* et de *Madaba* au milieu des tribus arabes, au delà du Jourdain (1)

---

(1) Les missionnaires de *Madaba* étaient établis autrefois près de *Karac* dans le désert de ce nom, où ils vivaient sous la tente au milieu des tribus nomades. Vers le milieu de l'année 1880, comme leur position n'était plus tenable et qu'ils ne trouvaient plus en cet endroit de sûreté pour leur vie et celle de leurs ouailles, Son Excellence le patriarche latin dut transporter ailleurs le centre de la mission. Il l'établit sur les ruines de *Madaba*. Après de longues péripéties et des souffrances connues de Dieu seul, nos ardents et généreux missionnaires parvinrent à y réunir leurs infortunés paroissiens. Peu de temps après, *M. Maccagno*, l'un des deux missionnaires de passage au patriarcat, nous dépeignait son habitation de la sorte : " J'ai fixé ma résidence entre deux roches élevées ; deux barres établies sur ces roches supportent une couverture de laine qui me défend pendant le jour des rayons du soleil, et la nuit je la prends pour me couvrir. Je suis très bien !....." Ces paroles se passent de commentaires. La foi seule peut inspirer de tels sentiments à des hommes, qui d'ailleurs, n'étant liés ni par le vœu d'obéissance ni par le vœu de pauvreté comme le sont des moines et des religieux, auraient pu vaquer dans leur patrie aux soins d'un ministère plus commode et mille fois plus agréable à la nature. Ils ont abandonné pays, famille, fortune, renoncé aux jouissances les plus légitimes, pour embrasser une vie de privations, d'amertumes, d'isolement, de combats, de dangers, souffrir de la faim, de la soif, de la chaleur, du froid, endurer toutes les peines physiques et morales, librement et sans être contraints par d'autres motifs que la conquête des âmes, l'amour de Dieu, la perspective du ciel. Honneur au patriarcat qui sait, encourager de tels dévouements ! " Notre situation va s'améliorer, ajou-

Les trois cures de *Larnaca*, de *Nicosie*, et de *Limasol*, fondées dans l'île de Chypre par les soins des R. R. Pères franciscains et celles qu'ils viennent d'établir à *Cana* en Galilée, portent à trente deux le nombre des paroisses soumises à la juridiction du patriarche latin, qui en a triplé le nombre depuis son établissement à Jérusalem. Vingt de ces paroisses ont été confiées par son Excellence aux prêtres de la mission, et sont à la charge exclusive du patriarcat, qui doit pourvoir à leurs besoins spirituels et temporels. En outre, un vicaire patriarcal, habituellement chanoine du Saint-Sépulcre, régit l'île de Chypre au nom de Monseigneur. Quelques autres prêtres dont nous aurons à parler plus tard dirigent en Terre-Sainte diverses œuvres importantes, telles que des aumôneries, des orphelinats et une école d'agriculture, tandis que d'autres encore ont été constitués représentants des latins pour défendre les intérêts de ceux-ci auprès du Gouvernement.

Nous n'avons pas besoin de rappeler les services éminents rendus ici par les R. R. Pères franciscains à la grande cause catholique.

Personne n'ignore en effet, que gardiens en Terre-Sainte des monuments vénérables de notre foi, ils ont rempli, et remplissent encore cette noble tâche avec un zèle et un dévouement au-dessus de tous les éloges, qu'ils ont été durant de longs siècles les seuls représentants de l'autorité patriarcale, condamnée presque constamment à la proscription depuis l'époque néfaste du grand schisme de Constantinople et qu'ils ont été pour elle depuis son retour d'intrépides auxiliaires. Plusieurs congrégations religieuses d'origine française sont venues également se grouper autour du patriarcat latin, ce sont :

1<sup>o</sup> LES PÈRES D'AFRIQUE, institués par Monseigneur Lavignerie, archevêque d'Alger. Ils ont à Jérusalem l'antique

---

tait cet homme apostolique. M. Bomboli est arrivé avec sa tente en poil de chèvre, et Monseigneur nous a donné 500 francs qui nous serviront à organiser une grotte pour y passer l'hiver. Madaba contient une vingtaine de ces grottes fort grandes et fort belles, qui vont devenir autant de palais pour loger toute notre population". Nous dédions cette note aux amis du patriarcat et même à ses détracteurs : *qui habet aures audiendi audiat*.

église de Sainte-Anne, bâtie au VI<sup>e</sup> siècle par l'empereur Justinien 1er sur l'emplacement de la maison autrefois habitée par les parents de la glorieuse Vierge Marie. Les religieux d'Afrique, vulgairement désignés aujourd'hui sous le nom de Pères de Sainte-Anne, ont construit auprès de cette église un magnifique couvent et une école apostolique du rite Grec.

20 LES FRERES DES ECOLES CHRETIENNES, établis dans les trois villes de *Jassa*, de *Jérusalem* et de *Caïffa*, où ils possèdent de nombreux élèves appartenant à tous les cultes. Le patriarche qui les a fait venir et qui les protège de tout son pouvoir, se félicite chaque jour davantage de leur installation qu'on peut à tous les points de vue considérer comme l'un des évènements les plus heureux de l'heure présente.

30 LES RELIGIEUSES CARMELITES possèdent deux établissements d'une très grande importance, l'un au Mont des Oliviers, et l'autre dans la ville de Bethléem. Le premier a été construit par Mme la princesse de la Tour D'auvergne, sur le lieu même où, d'après la tradition, Notre-Seigneur Jésus-Christ enseigna le *Pater* à ses apôtres. Cette brillante construction honore tout à la fois l'excellent goût et la généreuse piété de la noble fondatrice. On y remarque un cloître magnifique, autour duquel l'*Oraison dominicale*, en caractères sur faïence vernissée, est écrite dans toutes les langues connues.

Le second établissement est dû à la libéralité de Mlle Berthe de Saint-Cricq d'Artigaux. Petite fille d'un ancien ministre du roi Louis Philippe, Mlle Berthe appartient à l'une des meilleures familles du midi de la France; esprit élevé, d'une éducation parfaite, initiée à toutes les connaissances qui donnent un si grand charme à la femme de distinction, joignant une très belle fortune à tous les avantages capables de la rendre précieuse aux yeux du monde, elle sut de bonne heure en détacher son cœur pour se consacrer entièrement à Dieu et à la pratique des bonnes œuvres. Ses yeux se tournèrent avec amour vers la cité de David. Le berceau de Jésus eut pour son âme si noble et si pure des attraits infiniment supérieurs à ceux que peuvent produire les séductions humaines les plus brillantes. Dès lors, elle n'eut de repos que lorsqu'elle se fut retirée près de la crèche du Sau-

veur. Le monastère des Carmélites, dont la construction lui tenait à cœur, est aujourd'hui achevé. Elle n'a pas de plus douce satisfaction que d'y vivre dans la société de ses ferventes religieuses et de prendre part à leurs exercices. Elle poursuit avec activité la construction non moins remarquable de la résidence qu'elle destine aux *missionnaires du Sacré-Cœur de Beththaram*, venus à Bethléem pour le service spirituel de son monastère, et destinés à rendre eux-mêmes à la Terre-Sainte de si éminents services.

40 Sur l'avis favorable de Mgr Valerga, *les dames de Sion*, instituées par M. Ratisbonne qui en est le supérieur, sont venues fonder à *Jérusalem* et à *St-Jean-in-Montaná* deux beaux établissements d'orphelins, tandis que M. Ratisbonne prenait lui-même la direction de sa maison de Saint-Pierre, où il forme pour ses jeunes gens une école d'arts et métiers.

50 LES DAMES DE NAZARETH, également appelées en 1855 par Son Excellence le patriarche latin, se sont établies successivement à *Nazareth*, à *Caïffa*, à *Saint-Jean-D'Acre* et à *Cheff-Amar*, où elles opèrent le plus grand bien.

60 LES RELIGIEUSES DE SAINT-JOSEPH DE L'APPARITION (1), qui jouissent d'une très grande popularité, justifiée d'ailleurs par le zèle et par la charité qu'elles déploient dans l'accomplissement de leur mission, sont à la charge et sous la direction immédiate du patriarcat latin. Le nombre des établissements qu'elles possèdent est une preuve trop convaincante de la confiance générale dont elles jouissent pour que nous nous arrêtions à en faire l'éloge. Elles sont fixées à *Jérusalem*, où elles ont un hôpital, dans lequel remèdes et consultations sont gratuitement donnés, un orphelinat, un externat composé de deux cents jeunes filles de toutes les religions, des cours de français, d'italien, d'arabe et des classes particulières pour les Turques et pour les Européennes. Elles ont à *Bethléem*, à *Jassa*, à *Ramlet* et à *Beit-DJallah* des orphelinats et des classes. Leurs maisons de *Ramalla* et de *Nicosie* reçoivent de nombreuses externes. Enfin elles possèdent à *Larnaca* un grand et bel établissement, qui contient, comme celui de *Jérusalem*, un hôpital, une miséricorde, un orphelinat, et des classes importantes pour les externes.

A moins de ressembler à ces hommes qui ont des yeux

pour ne point voir, *qui oculos habent ad videndum et non vident* (2), on est forcé de convenir que le rétablissement du patriarcat latin a été pour la Terre-Sainte le signal de la réorganisation religieuse et du progrès. Dieu l'a ainsi voulu, notre devoir est d'admirer l'assistance visible qu'il donne à son église. *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* (3). C'est lui qui dirigeait l'immortel Pie IX lorsqu'il entreprit de rendre à la Palestine son légitime pasteur, réalisant en quelque sorte cet oracle de la Sagesse éternelle : "Voici que je m'en vais mettre pour fondement de Sion une pierre éprouvée, angulaire précieuse, qui sera le plus solide des fondements. *Ecce ego mittam in fundamentis Sion lapidem, lapidem probatum, angularem, pretiosum, in fundamento fundatum* (4)." Cette pierre dont les ennemis de l'Eglise avaient cru follement pouvoir se passer et que les fidèles de Jérusalem demandaient à grands cris, comme leur seul espoir de salut, Dieu lui-même a pris soin de la remettre en place. *Hic est lapis qui reprobatus est a vobis ædificantibus, qui factus est in caput anguli et non est in alio aliquo salus* (1). Voilà ce qui fait la force et le prestige de l'autorité patriarcale, ce qui lui assure d'avance et contre tous le respect et la vénération des peuples, c'est de tenir en Terre-Sainte la place même du Christ, qui est la vraie pierre fondamentale, *petra autem erat Christus* (2). Nous n'en voulons point d'autre preuve que la volonté suprême du pontife romain, manifestement confirmée par l'intervention divine, dans les premiers et notables succès du patriarcat. *Nisi hic esset a Deo, non poterat facere quidquam* (3). Quelque notables que soient ces succès, il ne faut pourtant pas se dissimuler la situation toujours très affligeante de la Terre-Sainte. Les ennemis y sont tellement nombreux et variés, l'ignorance tellement grande, le fanatisme tellement brutal, la jalousie, l'avarice, toutes les passions tellement invétérées, que ce pays, vénérable entre tous par ses monuments et ses souvenirs, inspire à ses visiteurs une profonde pitié. Il sera facile de le comprendre par la lecture du paragraphe suivant.

---

(1) Parmi les établissements que dirigent nos bonnes sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, il en est deux qui méritent une mention spéciale ; ce sont les deux hôpitaux de Jérusalem et de Jaffa. Le premier est du à



II

Les Eglises séparées, les sectes diverses ont compris tout l'honneur et toute l'importance qui leur reviendraient de la possession des Saints-Lieux. Pour arriver à ce but, elles n'ont reculé devant aucun moyen : l'intrigue, la corruption, quelquefois même la violence.

Le pèlerin catholique ne voit pas sans une douloureuse émotion se dresser sur cette terre bénie les tentes de l'erreur et de l'esprit du mal. Certes, à ces nombreux établissements, quelle que soit leur splendeur matérielle, l'on ne saurait appliquer le mot enthousiaste du prophète de Moab au sujet du camp d'Israël : " Qu'ils sont beaux tes pavillons, ô Jacob ! " (*Nombres*, 24, 5.)

Par les détails qui vont suivre, on se convaincra aisément des difficultés innombrables que le patriarcat latin de Jérusalem est obligé de vaincre pour assurer le triomphe du droit catholique et de la vérité.

Nous ne dirons rien des Turcs, précisément parce qu'il y aurait trop à en dire. Jusques à quand le croissant de Mahomet dominera-t-il la croix de Jésus-Christ sur cette terre consacrée par les prodiges de sa vie, ses souffrances et sa mort ?

C'est le secret de Dieu.

D'ailleurs, à l'heure actuelle, ils montrent plus que de la tolérance à notre égard ; ils sont presque bienveillants. On ne les voit pas, comme certains gouvernements européens, s'opposer aux solennelles manifestations du culte, *sous prétexte de voirie*, ni expulser des moines par *amour de la légalité*. Pour toutes ces raisons, paix au Turc.

(1) Act. des Apôtres, iv. 11-12 — (2) 1 Corinthhe. x. 4. — (3) St Jean ix. 33.

Demandons pour lui qu'en récompense de ces bonnes dispositions, Dieu avance l'heure de son retour à l'Eglise catholique, qui seule parmi toutes les sociétés religieuses porte

---

la générosité de M. le comte de Pielat et de sa noble et respectable mère. Le second a été construit par M. Guinet, riche négociant de Lyon. Ces deux édifices honorent tout à la fois la munificence de leurs fondateurs et le rare talent de M. Guillemot, architecte français, dévoué jusqu'à l'héroïsme aux œuvres catholiques de Terre-Sainte.

(2) Ezéchiel, xii. — (3) St Marc, 11. — (4) Isaïe. xxviii. 16.

dans son sein les éléments de la vitalité et de la prospérité des peuples.

Tout en faisant les mêmes vœux en faveur des grecs schismatiques, nous n'avons pas à leur accorder les mêmes éloges.

Monuments sacrés de notre foi, conscience des chrétiens de ces régions, ils ont tout envahi avec une audace qui ne le cède qu'à leur esprit d'intrigues.

Par suite de leurs sacrilèges empiètements, les voilà, depuis longtemps déjà, maîtres de la sainte montagne de *la quarantaine*, sanctifiée par le jeûne du Sauveur.

C'est vainement que la grotte, transformée en sanctuaire par nos pieux ancêtres les Croisés, proteste contre les prétentions des schismatiques. Ils s'y maintiennent en dépit de nos droits et du nom de la France inscrit sur ces glorieux débris.

Ils se sont emparés du tombeau de la très sainte Vierge dans la vallée de Josaphat, de la grotte des *Pasteurs*, près de Beit-Saour, du chœur de la basilique de Sainte-Hélène au-dessus de la Crèche, à Bethléhem. Ils possèdent le chœur des chanoines de l'église du Saint-Sépulcre, si vénérable par son antiquité, si grandiose dans ses proportions ; de plus, la plupart des tribunes de cette basilique, sans en excepter celles qui furent en partie construites par les deniers de la France à l'époque de la restauration de la grande coupole.

Spectacle désolant ! Sur le tombeau du Sauveur, à la crèche et presque partout, ils nous disputent les heures du saint sacrifice.

Ainsi sur le même autel, l'apôtre vient après le mercenaire qui fait le trafic de son culte, offrir l'Agneau divin qui a répandu son sang pour le salut du monde !

Dans le domaine de la conscience et de la foi, les empiètements des grecs schismatiques sont plus déplorables encore.

Que n'ont-ils pas fait pour empêcher l'établissement de nos missionnaires ? vexations mesquines, soulèvement des populations, tentatives de terrorisme comme dans la paroisse de *Beit-Jalla*, lors de l'arrivée de M. l'abbé Morétain (1) : tout

---

(1) M. l'abbé Morétain, prêtre français du diocèse de Lyon, l'un des plus anciens missionnaires du patriarcat et chanoine du Saint-Sépulcre, est

fut employé pour détruire l'œuvre de Dieu. D'autres fois, ils achèteront les âmes de nos pauvres catholiques : témoin ces 200 Bethléem itains, qu'ils ont entraînés dans le schisme, moyennant une chemise, un manteau et deux francs par tête. Il est vrai que leur honteux marché n'a pas eu tous les résultats qu'ils en attendaient. Ces malheureux, bientôt désabusés, n'ont pas tardé à revenir au bercail du légitime Pasteur (1.)

Ah ! l'apostolat par l'argent ! la Russie l'exerce en Palestine dans des proportions véritablement inquiétantes. Nous en avons pour preuve les immenses établissements qu'elle y édifie partout où elle le peut.

Nous ne citerons que le caravansérail élevé non loin de la porte de Jaffa, près des murs de Jérusalem, pour loger les employés et les pèlerins russes. Cette colossale construction n'a pas coûté moins de quatre millions de francs. " Dans l'énorme enclos, dit le journal de M. A. Ruélens, on trouve le consulat russe, le palais d'un évêque, la cathédrale, trois hospices, un hôpital et quelques demeures particulières. Il y a là de quoi loger tout un monde, et au besoin un régiment entier. "

---

décédé le 13 mai 1883. Nous tenons de sa propre bouche le récit des vexations que lui ont fait subir les grecs schismatiques. Il fit ses premières armes à Beit-Jalla, village situé à quelques kilomètres de Jérusalem, où il fut envoyé par Monseigneur Valerga pour y fonder une paroisse catholique. A la nouvelle de son arrivée, les prêtres grecs schismatiques soulevèrent contre lui toute la population. On arrêta le chameau qui portait le modeste bagage du missionnaire et on le fit retourner à Jérusalem. Lorsque M. Morétain voulut entrer dans la petite maison qui lui était destinée, il la trouva envahie par des gens qui refusèrent de le laisser tranquille chez lui. On lançait des pierres dans sa maison, on brisait les carreaux, on tirait des coups de fusil pour l'intimider. La première nuit fut affreuse, car ces misérables s'obstinèrent à rester dans les appartements et à y coucher comme chez eux. Le lendemain ne changea rien à la situation de la veille. Monseigneur vint en personne au secours de son missionnaire, mais il ne put réduire au silence tous ces forcés que par l'intervention de la force armée. Le village de Beit-Jallah, dont la population est de trois mille âmes, compte aujourd'hui près de 700 catholiques. M. l'abbé Morétain, qui était un architecte remarquable, y a construit une superbe église gothique, à laquelle Monseigneur Valerga a joint son séminaire patriarcal,

(1) Le R. P. curé de la paroisse catholique de Bethléem avait construit un cimetière, dont la nécessité se faisait sentir depuis très longtemps,

Il serait vraiment désirable que la politique de la France, en Terre-Sainte, s'inspirât de l'exemple de la Russie, pour y maintenir et y développer son influence héréditaire, au profit de la cause de Dieu, qui est, et sera toujours en même temps celle de la vraie civilisation.

Nous venons de citer la Russie schismatique. Nous pourrions en dire tout autant de la Prusse et de l'Angleterre protestantes. Pour ces deux puissances encore, la propagande doctrinale se met au service de l'intérêt politique des nationalités. Et comme toujours, c'est l'argent qui est le grand missionnaire. Que le lecteur en juge par ce simple aperçu :

Leur soi-disant évêque de Jérusalem, établi à frais communs, touche 30,000 francs d'appointements. Certains de leurs ministres n'ont pas moins de sept à huit mille francs.

1,200.000 francs ont été dépensés par Miss Cook, pour un temple protestant, bâti en face de la citadelle de David.

La bibliothèque entretenue par la société biblique de Londres pour corrompre l'esprit de la jeunesse syrienne, aurait un revenu tellement considérable que nous n'osons y ajouter foi.

Une banque sous le nom de J. Frutiger et Cie, soutient de ses bénéfices l'œuvre des missions protestantes.

Plusieurs temples, sept hospices ou hôpitaux, vingt écoles, sept orphelinats, des colonies prussiennes à Jérusalem, à Jaffa, à Caïffa, etc... etc... tel est en résumé le tableau des œuvres protestantes en Terre-Sainte.

---

Par suite de circonstances fâcheuses qu'il serait trop long d'énumérer ici, l'inauguration du nouveau cimetière souleva contre le pasteur une effroyable tempête. Qu'on l'appelle syrien, turc, arabe, français ou iroquois, le peuple est toujours le même. Bref ! avec sa remarquable sagesse Monseigneur avait tout arrangé. Les chefs de la révolte étaient allés faire leur soumission au patriarche latin de Jérusalem. Quelques jeunes gens s'imaginèrent alors que les chefs avaient reçu pour prix de cette soumission une grosse somme d'argent. Ils ne manquèrent pas d'en faire un *casus conscientia*. " Ou vous partagerez avec nous en bons camarades, leur dirent-ils, on nous acceptera la compensation que nous offrent les Russes ". Il n'y avait rien à partager. On le comprit fort bien. L'appât du lucre fit taire tous les scrupules et 200 personnes environ consentirent à recevoir le baptême par immersion, moyennant un manteau, une chemise et deux francs par tête. Honte ! s'écriait avec raison l'un de nos confrères indigné, honte au schisme, qui emploie de tels moyens pour pervertir les âmes !

Cette liste, que nous avons dû abréger, produira sur toute âme vraiment catholique la plus douloureuse des impressions.

Le protestantisme allemand pénètre de toute part au milieu de nous dans un but de propagande hérétique et d'ambition nationale ; il veut faire croire qu'il est, lui, le vrai christianisme, en feignant un attachement spécial pour les saints lieux, en s'implantant dans la région où est né, où a vécu, où est mort le divin Rédempteur. Il veut montrer enfin qu'il est le vrai christianisme par des apparences de charité dans les œuvres qu'il crée, réalisant ainsi ces paroles de la sainte Ecriture : " On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. " Nous savons trop, hélas ! que les protestants d'Allemagne feignent l'amour désintéressé, la charité, et que, sous ces dehors séduisants, ils cachent des desseins politiques, des projets d'envahissement ; qu'ils veulent être les maîtres de ces contrées de l'Orient, afin de tromper les âmes, de se créer des adhérents et des prosélytes, afin d'écarter la France catholique et d'exercer une souveraineté favorable à leur ambition.

Laissons-nous nos ennemis, les ennemis du Christ et de son Eglise, nous précéder en Terre-Sainte, ou plutôt nous en expulser, puisque de tout temps la France y fut aimée et respectée, puisque de tout temps elle y fut la protectrice des chrétiens contre l'oppression de leurs persécuteurs et la ruse du schisme gréco-moscovite.

Non, non, bienveillants lecteurs, ne souffrons pas que la France soit dépossédée de son influence séculaire ; ayons souci de l'honneur de notre patrie et maintenons nos bonnes œuvres en Terre-Sainte. Soyons jaloux aussi de l'honneur de l'Eglise et ne souffrons pas que le protestantisme s'empare du berceau du Sauveur, de sa croix et de son tombeau.

Nous ne comprenons pas que l'on puisse rester impassible si l'on a quelque patriotisme dans le cœur et quelquefois dans l'âme, en présence de ces envahissements si faciles à conjurer, puisqu'il ne s'agit ni de prise d'armes, ni d'effusion de sang, mais simplement d'œuvres de charité. Nous ne comprenons pas que l'on puisse si facilement se désintéresser, alors que peut-être de grands événements se préparent en

Orient, évènements qui, par notre faute, la faute de notre impassibilité, pourront se produire non seulement en dehors de la France et de l'Eglise, mais encore contre la France et contre l'Eglise.

Hâtons-nous de seconder les efforts du patriarcat latin de Jérusalem, de l'aider efficacement par nos largesses et par nos prières dans sa pacifique croisade.

Dieu le veut ! Dieu le veut ! Ce fut le cri de nos chevaleresques ancêtres. Pourquoi ne serait-il pas celui de notre réveil pour la défense de la plus sainte des causes ? Dieu le veut ! Dieu le veut !!!

L. B. chanoine du Saint-Sépulcre.

---

# NORD-OUEST.

---

## ANNALES DE L'ETABLISSEMENT DES SOEURS GRISES A L'ILE A LA CROSSE.

---

HÔPITAL ST-BRUNO, Ile à la Crosse, 1883.

*Ma Très Honorée Mère,*

Vous me demandez, dans la bienveillante lettre que vous avez daigné nous adresser, il y a quelques semaines, de vous communiquer l'histoire de l'établissement de notre humble Mission de l'Ile à la Crosse. Je m'empresse de me rendre à cette juste demande. Aujourd'hui donc, quoique passablement embarrassée, je me mets à l'œuvre, comptant sur votre indulgence et réclamant surtout celle des personnes qui me liront, d'autant plus que je dois en appeler à ma mémoire ingrate, n'ayant, pour m'aider dans ce travail, que quelques notes prises depuis deux ans seulement. La Providence a permis que les circonstances me fissent négliger cette petite partie de mon devoir pour ensevelir dans l'ombre et l'oubli des actes importants que Dieu seul connaît et qu'il récompensera au grand jour !

Je ne m'excuserai nullement sur mon style : la sœur de charité, la sœur missionnaire surtout, s'occupe peu de littérature. Son unique occupation, c'est de soulager la souffrance, d'ouvrir un asile à la misère, d'essuyer les larmes de l'orphelin !..... Son langage ordinaire, c'est le *jargon* qui la fait comprendre des pauvres et des sauvages qui l'entourent, par conséquent personne ne devra être surpris de trouver dans cette petite narration beaucoup trop de *sauvagerie*. Donc mon incapacité avouée et reconnue, je mets mes souvenirs et ma bonne volonté à contribution, et sans autre préambule, j'entre en matière.

Sa Grandeur, Mgr Taché, dont l'unique ambition comme l'unique occupation était l'extension et l'accroissement du règne de Dieu dans les limites de son vaste diocèse, songeait

depuis longtemps à une fondation de religieuses, au milieu des pauvres sauvages du Nord. Ce vœu de son cœur d'apôtre, il l'avait vu se réaliser en 1858, en faveur de la mission du Lac Ste-Anne, quand, à ses pressantes sollicitations, trois sœurs se détachaient des rangs de la communauté des Sœurs Grises de Montréal et allaient réunir leurs efforts et leurs travaux à ceux des zélés et infatigables missionnaires qui les y avaient devancées. En 1859, Monseigneur songea à ce petit coin de terre qui lui est si cher ! Il chargea donc son nouveau coadjuteur, S. G. Mgr Grandin, qui se rendait en France, pour y recevoir la consécration épiscopale, de négocier cette affaire avec la Maison-Mère. En conséquence la demande de trois sujets pour une nouvelle mission fut faite en septembre 1859, à Notre Très Honorée Mère Deschamps, pour l'année suivante ; mais Sa Grandeur s'embarqua pour la France avant de conclure définitivement cette affaire. Ce ne fut que le 17 mai 1860, que Monseigneur, étant de retour, réitéra la demande faite huit mois auparavant : demande qui lui fut accordée à l'unique condition que les RR. Pères procureraient aux Sœurs tous les secours spirituels, le vêtement, la nourriture, tant qu'eux-mêmes en auraient la facilité et les moyens.

Le 22 mai, à midi, notre T. H. Mère annonçait à la communauté assemblée pour la récréation, que les sœurs Agnès et Boucher étaient nommées pour la mission de l'Île-à-la-Crosse, qu'elles prendraient leur troisième compagne à la Maison Provinciale de la Rivière Rouge.

Monseigneur craignant, avec raison, ne pouvoir se rendre à l'Île-à-la-Crosse, avant les gros froids, pressait vivement le jour du départ qui fut fixé au 4 juin. Les préparatifs se firent à la hâte ; les nouvelles missionnaires n'avaient pas un moment à elles. Immédiatement après leur nomination, elles allèrent faire leurs adieux à leurs chers parents. Quelques minutes seulement après la réception de la lettre que j'écrivais à ma famille, pour lui annoncer mon départ, ma bien-aimée et chère maman était frappée de paralysie. Ce coup en me frappant au cœur lui épargna néanmoins les angoisses des adieux si poignants pour le cœur d'une mère. Je m'éloignai de la maison paternelle, navrée de douleur,



mais résignée, emportant cette certitude que jamais je ne reverrais cette mère bien-aimée sur cette triste terre. Mes prévisions ne se réalisèrent que trop tôt. Ma chère maman mourut quelque temps après.

Le jour de la Pentecôte, nous fîmes la quête dans les principales églises de la ville : grâce aux âmes charitables, les secours furent assez abondants, pour couvrir une partie des dépenses de notre si lointain voyage. D'après les conseils de Monseigneur nous fîmes amples provisions de remèdes, etc., etc., étant obligées par circonstance de remplacer un docteur et chirurgien.

Le 1<sup>er</sup> juin, des affaires appelant Mgr Grandin à Ottawa, chez les RR. Pères Oblats, Sa Grandeur vint, accompagnée du R. P. Séguin, faire ses adieux à la communauté. Le 2, S. G., Monseigneur de Montréal, nous expédiait notre obédience; cette lettre, toute imprégnée de l'esprit apostolique qui caractérise ce vénéré prélat, me paraît si touchante et si belle, que j'ai pensé intéresser et édifier en la reproduisant ici.

“ *Mes filles*,—La présente est pour vous donner votre obédience, pour la mission de St-Boniface, à laquelle vous appelle la divine Providence, par la nomination de votre communauté et l'approbation que j'y ai donnée. Je joins à cette obédience une feuille qui renferme une prière qui m'a paru si parfaitement convenir à des sœurs, qui se consacrent à la belle et sainte œuvre des missions, que j'ai cru devoir vous l'offrir, en vous chargeant de la communiquer à vos chères sœurs de St-Boniface. Ne manquez pas de leur dire, en arrivant, que je les bénis de tout mon cœur et que j'ai l'intime confiance que vous travaillerez, toutes ensemble, à être si humbles, si simples et si charitables, que vous mériterez la grâce de beaucoup souffrir pour la gloire de Notre Seigneur et pour l'amour de sa glorieuse et immaculée Mère.

“ Vous recevrez avec la présente un *Agnus Dei*, avec une gravure de la Bienheureuse Vierge Marie, faite sur l'original gravé par l'ordre de N. S. P. le Pape, en mémoire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, et une médaille frappée à la même occasion. Vous vous souviendrez tous les jours que vous avez été appelées à cette mis-

“ sion lointaine pour faire connaître, louer, aimer l’Immaculée Vierge. Croyez que par sa puissante protection, vous ferez beaucoup de fruits dans votre ministère de charité. A cette fin, répétez souvent et faites répéter aux autres, cette joyeuse invocation : “ Salut, ô Marie conçue sans péché, etc., etc.” Je vous souhaite un bon voyage et un heureux succès dans tous vos travaux ! Puissiez-vous faire beaucoup de bien parmi les catholiques, les hérétiques, les schismatiques et les infidèles ! Que Notre Seigneur et son Immaculée Mère daignent vous donner les enfants sauvages à instruire, nourrir et élever. Ne manquez pas de saluer les anges tutélaires et les saints patrons de tous les lieux que vous allez parcourir. Je me recommande à vos ferventes prières et à celles de vos sœurs, dont je demeure toujours le très humble serviteur.

“ † IGNACE, Ev. de Montréal.”

---

Le 6 juin, après la prière du soir, eut lieu la silencieuse et déchirante scène des adieux ; le profond silence qui régnait partout, n’était interrompu que par les sanglots qui s’échappaient des rangs, comme aussi du petit groupe qui s’avançait lentement, donnant à chacune des cent sœurs réunies, le dernier baiser ! Cérémonie qui fit fuir le sommeil loin de nos paupières et qui fit couler bien des larmes de part et d’autre !

Le 4, le Rév. P. Caër et M. l’abbé Gasté se rendirent à l’Hôpital Général pour dire la Sainte Messe, accompagnés de M. Oram, ecclésiastique, un frère convers et deux postulants, pour la mission de la Rivière Rouge.—A la messe nos sœurs chantèrent : *Armons-nous, la voix du Seigneur, chrétiens, au combat, nous appelle*, etc. Rarement un cantique a fait autant d’impression sur mon âme ; il ne pouvait être mieux choisi. En sortant de l’église, nos chères sœurs nous avaient servi un copieux déjeuner et elles insistaient affectueusement pour que nous y fissions honneur ; mais l’appétit manquait ; personne ne s’en étonnera. A huit heures et demie, la communauté entière nous accompagna à l’église. Pour une dernière fois nous allions nous agenouiller dans ce sanctuaire béni, témoin de nos engagements religieux, que nous nous

fîmes un devoir et un bonheur de renouveler avant de partir pour nos lointaines missions, implorant sur elles et sur nous les bénédictions célestes. Comme nous étions en retard, nous n'eûmes en sortant de l'église que le temps de jeter un dernier regard à nos bien-aimées sœurs, sur nos orphelins, nos pauvres et sur tous nos chers parents, qui nous accompagnèrent jusqu'aux chars. Outre les deux missionnaires pour l'Île-à-la-Crosse, une troisième sœur, ma sœur Roche et deux filles pour la Rivière Rouge, faisaient partie de la caravane. Enfin, nous nous installons dans les chars, après avoir reçu les derniers embrassements de N. T. H. Mère Générale, et bientôt nous disparaissions. Le 6, à neuf heures du matin, nous étions à la Crosse, sur le Mississipi. Le 7, au coucher du soleil, nous étions à St-Paul. Monseigneur et ses missionnaires se retirèrent à l'Evêché, et nous chez les Révdes et bonnes Sœurs de St-Joseph, où nous reçûmes la plus charitable et la plus gracieuse hospitalité. Le 8, nous allâmes présenter nos hommages à S. Grandeur, Monseigneur Grace, qui nous félicita et nous adressa des paroles touchantes et encourageantes et nous bénit de tout son cœur, puis nous allâmes visiter un peu la ville.

Le 9, après avoir entendu la Sainte Messe et récité les prières de l'itinéraire, nous prîmes congé des bonnes sœurs pour nous rendre dans la cour de l'Evêché, où S. G., Mgr. Grace, nous attendait. Après avoir accompagné Mgr Grandin jusqu'à sa voiture, ce digne Prélat voulut bien nous donner sa bénédiction. Puis nous prîmes place sur nos grands wagons traînés chacun par deux chevaux, parmi nos caisses et nos valises. Vers midi nous faisons halte, pour faire bouillir la chaudière. Il s'agissait de préparer à dîner pour un évêque et trois prêtres ; les vives ne manquaient pas, mais nous n'avions pas de table. Monseigneur voyant notre embarras, prend une serviette, s'assit sur le gazon, l'étend sur ses genoux et invite le reste de la caravane à l'imiter et à manger avec bon appétit. Le soir, nouvel embarras : nous étions tous de vraies *mangeuses de lard*, et n'avions, par conséquent, aucune idée des campements de voyage ; mais disons-le, sans nous flatter, nous fûmes bien vite au courant.

Le 10, notre conducteur nous dit que nous camperions à la ville de Marseille, cette ville, célèbre par le nom, ne possédait alors qu'une misérable maison, une grange et une cabane à chien. Aussi les édifices de la ville de Marseille ne nous éblouirent pas.

Le 11, la pluie qui tomba une partie de la journée, nous força à camper de bonne heure, et, à l'Hôtel de Luther, s'il vous plaît. Le maître était absent, mais sa jeune dame se montra pour nous pleine de politesse et de délicatesse. Nous fûmes forcées, pour ne point la peiner, d'accepter et sa chambre et son lit.

Le 13, dans l'avant-midi, nous atteignons Crowing, lieu du rendez-vous donné par Mgr Taché. Les nommes, qui nous avaient conduits jusqu'à cet endroit, retournèrent immédiatement à St-Paul. A notre arrivée, de grandes rumeurs circulaient dans la petite localité. Trois cents Sioux, ne respirant que le carnage, venaient pour piller et saccager. Il n'en fallait pas plus pour effrayer les nouvelles missionnaires, qui n'ambitionnaient aucunement le sort de se faire *croquer par ces barbares*. Sa Grandeur, les RR. PP. Pères et Frères, logèrent dans la petite sacristie attenante à la chapelle, tandis que les Sœurs et les filles se retirèrent dans la maison du missionnaire absent dans le moment. Le lendemain nous nettoyâmes et ornâmes la pauvre petite chapelle, qui pouvait être comparée à l'étable de Bethléem. Dans la soirée les charrettes de Mgr Taché arrivèrent et avec elles notre chère mère McMullen, assistante générale, qui venait de faire la visite de la Maison-Provinciale de la R.-Rouge, et retournait à Montréal. Cette rencontre, dans ces vastes prairies, nous consola et nous fortifia beaucoup.

Le 15, Fête du Sacré Cœur, Sa Grandeur chanta une messe pontificale, avec diacre et sous-diacre ; ce fut un beau jour pour nous ; mais le lendemain ne lui ressembla pas. Nous fîmes nos Adieux à notre chère Mère McMullen qui continua sa route, chargée de nos commissions. Un peu après le dîner, on commença à charger les charrettes. Sa Grandeur en désigna une à chacune des voyageuses. Pour ma part je montai dans une charette couverte. Elle me fit penser à celle d'un vieux mendiant qui m'avait intriguée et amusée

dans mon enfance. Je fus obligée de m'y installer. Il serait plus exact de dire : je m'y juchai, car je dus monter sur un échafaudage de valises etc. etc.. La pluie nous contraignit de faire halte dans la journée du 17. Ce fut heureux pour M. Oram qui était malade depuis plusieurs jours. Un médecin, dont j'ai oublié le nom, lui prodigua ses soins avec succès. Monseigneur fut prié d'aller dire la Messe chez lui, on nous invita même à déjeuner. Sa Dame nous reçut avec affection et nous offrit une chambre pour toute la journée ; mais après lui avoir fait agréer nos sincères remerciements nous nous retirâmes dans nos tentes.

Le 18, le temps était beau ; nous continuâmes notre voyage ; mais la Divine Providence se plut à semer notre chemin d'épines. Le tonnerre, les éclairs, nous faisaient passer de bien tristes nuits ; les pluies abondantes et continuelles, en grossissant les rivières, augmentaient nos difficultés. Pour les traverser, les hommes élevaient nos valises et les caisses au-dessus des ridelles des charrettes, au moyen de pièces de bois et de cordes, ensuite, l'on faisait monter les pauvres Sœurs par-dessus, n'ayant rien à saisir pour se soutenir et en proie à des frayeurs impossibles à décrire. Deux fois les hommes firent des canots de peaux crues et, à l'aide de cordes, traversèrent hommes et bagages ; ensuite, lançant les bœufs à la rivière, après plus ou moins de cris et de persévérance, ils parvenaient à les faire aborder à l'autre rive. Disons en passant, à la louange de nos 4 conducteurs métis, qu'ils ont été admirables de patience et de courage dans les mauvais pas ; la misère et les accidents ne les déconcertaient pas ; au contraire, c'est dans ces circonstances là qu'ils étaient plus gais : jamais de jurements, pas de blasphèmes, ni de paroles inconvenantes, comme on a la douleur d'en entendre si souvent ailleurs. Quand leurs bœufs têtus les mettaient à bout de patience leur plus gros mot était celui-ci : "Tu es un chetif." Parfois, pour se délasser de ces mille fatigues, ils se jetaient tous à l'eau, où, pendant un quart d'heure, ils jouaient et s'amusaient comme des enfants.

Les Sioux, dont nous avons redouté la présence à Crowing, ne laissaient pas de nous inquiéter vivement, surtout après qu'une caravane métisse, que nous rencontrâmes, nous eut

assurés que nous les verrions bientôt ; mais nos bons anges veillèrent si bien sur nous que nous en fûmes quittes pour la peur.

Le 7 juillet, nous étions à Pembina. Le 9, Sa Grandeur et le R. P. Séguin prirent le devant à pieds et arrivèrent à la mission de St-Norbert, un peu après midi. Quelques instants après, S. G., Mgr Taché, arrivait aussi pour saluer son digne coadjuteur. Pour nous, nous faisons halte à une petite distance de la mission : nos hommes en profitèrent pour faire grande toilette ; à défauts de pommade dont ils sont grands amateurs, ils nous demandèrent de la graisse de jambon. Ensuite, nous continuâmes notre route. Nos bœufs fatigués, lents et lourds de leur nature, ne purent franchir la distance qui nous séparait de St-Norbert qu'au coucher du soleil. Monseigneur de St-Boniface, avec sa bienveillance et sa délicatesse ordinaires, vint nous bénir et nous souhaiter la bienvenue. Nous avions le plaisir de serrer dans nos bras nos bien-aimées Sœurs Laurent et Dandurand, qui s'empresèrent de nous conduire dans leur petite chaumière pauvre, mais reluisante de propreté. La nuit était déjà bien avancée quand nous songeâmes à faire reposer nos chères hôtes, à qui l'arrivée de notre caravane donnait un surcroît de travail et de fatigues. Pour nous, le bonheur de revoir nos chères Sœurs, nous avait fait oublier toutes fatigues. Le 10, nous apercevons de l'autre côté de la Rivière un grand nombre d'hommes à cheval et plusieurs voitures. C'était la population de St. Boniface, qui, répondant au désir de son Premier Pasteur, venait au devant de Mgr. Grandin lui témoigner son respect et sa joie. Après avoir traversé la rivière en bac, les deux Vénérés Seigneurs et leur suite montèrent en voiture. Alors s'organisa le cortège de triomphe qui accompagna Mgr. de Satala jusqu'à la cathédrale de St. Boniface. Les hommes à cheval formaient une haie de chaque côté du chemin, pendant que les voitures s'avançaient lentement. A une certaine distance de la Mission, les cavaliers métis déchargèrent une vigoureuse et joyeuse fusillade, à laquelle le Canon du fort de l'Hble. Compagnie répondit pendant un quart-d'heure. Les cloches sonnaient à toute volée, tandis que les femmes et les enfants se dirigeaient en toute hâte à

la cathédrale. A la porte, les ornements sacerdotaux étaient préparés ; les deux Saints Prélats s'en revêtirent et allèrent s'agenouiller au pied du Dieu consolateur et soutien des Missionnaires. Il y eut Salut et chant du *Te Deum*. Au sortir de cette cérémonie, nos Sœurs de St. Boniface ouvrirent leurs rangs et nous conduisirent dans leur Communauté, où nous fûmes l'objet de leur plus tendre affection ; mais tout en nous reposant et en nous livrant à une douce joie, nous nous gardions bien de songer à dresser là nos tentes. Nous étions encore loin de la plage que l'obéissance nous avait choisie et désignée.

Pendant les 20 jours que nous passâmes à St. Boniface, nous fûmes continuellement occupées à emballer et à déballer nos caisses endommagées dans cette première étape de notre voyage. Mgr. Taché se montra pour nous plein de cette paternelle et prévoyante sollicitude dont il a toujours donné de si nombreuses preuves pour les pauvres Missionnaires du Nord. Sa Grandeur entraînait dans tous les plus petits détails. Elle insistait surtout pour que nous prissions le temps et les mesures nécessaires pour bien faire les ballots et prévenir les accidents dans le voyage, sinon, disait Monseigneur, les hommes s'impatienteront, ils blasphèmeront et le Bon Dieu en sera offensé.....

Avant notre arrivée à St. Boniface, Mgr. Taché avait écrit à Mr. Deschambeault, Bourgeois de l'Île à la Crosse, pour l'avertir de notre arrivée. Comme ce Monsieur se rendait tous les étés à York Factory avec 5 ou 6 barges pour se procurer les marchandises et approvisionnements nécessaires à l'entretien de ses engagés et pour la traite avec les Sauvages, nous devions partir de la Rivière Rouge, assez à temps pour être rendus au Grand Rapide pour le 10 ou 12 Août, époque où M. Deschambault devait y être lui-même.

Notre bonne Sœur Pepin venait d'être nommée pour être désormais notre compagne de misères et de mérites. Ses bonnes qualités, sa franche gaiété, son dévouement, son zèle, nous la rendirent bien chère. L'expérience qu'elle avait acquise, comme Maîtresse pendant trois ans, au Pensionnat de la Rivière Rouge, nous la rendit très utile pour l'éducation et l'instruction de nos futures élèves sauvages. Elle ne

faillit pas à sa pénible et dure mission. Nous aurons lieu de le constater plus d'une fois dans le cours de ce récit. Cette bonne Sœur accepta sa mission et se prépara au départ. Cependant Mgr Grandin qui avait fait une grave maladie, durant son court séjour en France, épuisé par les fatigues du voyage, succomba une seconde fois, et fut obligé de garder le lit, en proie à de cuisantes douleurs. A la veille du départ c'était double épreuve. Mgr Taché, craignant pour des jours si précieux, s'offrit à partir à sa place pour l'Île à la Grosse, afin que Sa Grandeur put pendant un hiver de repos, refaire ses forces trop tôt épuisées. Mais Monseigneur de Satala refusa cette offre obligeante et persista à dire que le voyage le guérirait. Ainsi, le 30, le courageux Prélat échangeait son lit pour une voiture qui le conduisait au Fort de Pierre, en compagnie de Monseigneur Taché.

Pour nous, après avoir fait les prières d'usage, nous fîmes nos adieux à notre Vénérée Mère Valade, alors très souffrante de la maladie qui la conduisit au tombeau quelques mois après, ainsi qu'à nos bien-aimées Sœurs de St-Boniface. Les trois Sœurs Missionnaires et Marie Luce Fortin embarquèrent pour la première fois de leur vie dans une barge. Les rameurs chantaient gaîment et à pleins poumons. "*Ma Tarly dondaine*". Nous, nous pleurions... quoique heureuses d'avoir rompu les derniers liens qui nous retenaient loin de notre chère mission. Nous devons ce tribut à la nature, mais nous nous consolions en disant : "Au Ciel nous nous reverrons !..."

Au Fort de Pierre, nous retrouvâmes nos deux Saints Evêques. Il répugnait à Mgr Taché de laisser partir Mgr Grandin dans l'état de souffrance où il était, mais ses raisons et ses instances y révalurent. Mgr de St. Boniface fit donc à son digne Coadjuteur malade de ses adieux qui navrent le cœur et y laissent de longs souvenirs.

Il bénit ensuite le Rvd. P. Séguin, le Frère Boisramé, les trois Sœurs et notre généreuse M. Luce ; puis nous embarquâmes tous. M. Charlie, commis de l'Hble Compagnie, prit place parmi nous et les hommes poussèrent au large. Monseigneur Taché remonta la côte, nous jetant un dernier regard, nous donnant une dernière bénédiction, puis, il disparut...



“ Mes trois fils sont enchaînés, me dit-il, quelle cruauté ! Quel mal ont-ils donc fait ? Ils n’ont ni volé, ni insulté le roi. On leur reproche de prier, mais est-ce un crime ? ”

“ Le pauvre vieillard me serre les mains, et me témoigne sa douleur d’une manière si affectueuse, que j’en suis profondément touché ; d’autant plus que sur mon chemin, j’ai essuyé plus d’un regard hostile et menaçant, de la part des parents des victimes, qui voient en moi la cause de leur malheur.

“ En m’apercevant, une femme s’est écriée :

“ — Oh ! que ne suis-je homme ! Je percerais de ma lance ce blanc qui a instruit nos fils et les a fait ainsi périr. ”

“ Pauvres gens ! s’ils pouvaient comprendre combien nous les aimons ! S’ils savaient tout le bien que nous leur voulons ; les sacrifices que nous avons fait pour nous arracher à notre famille et à notre patrie, et venir jusqu’à eux !... Mais il est écrit que le disciple ne doit pas être mieux traité que le Maître, et que comme notre divin Sauveur, nous devons être un objet de méfiance et de haine, de la part de ceux-mêmes pour qui nous sommes prêts à donner notre vie :  
“ *odio eritis omnibus propter nomen meum.* ”

Je croise plusieurs bandes de pillards, chargés des dépouilles de nos chrétiens, dont ils viennent de saccager les villages, et arrive épuisé de fatigue à Sainte-Marie.

Dans la nuit, nombre de néophytes viennent chercher, auprès de nous, quelque consolation, et nous donnent les détails qu’ils ont pu recueillir sur le pillage des centres chrétiens. Ils nous apprennent que quelques néophytes et catéchumènes de la cour sont encore libres. Le roi, ayant besoin de leurs services, les épargnera, tant qu’il n’aura personne pour les remplacer.

Cependant le P. Lourdel parvint à voir Mouanga, et précieusement pour lui parler de mon arrivée au bord du Lac. Voici ce qu’il dit de cette entrevue, dans son journal :

“ Je m’approche du roi, et lui représente, les larmes aux yeux, le tort qu’il se fait à lui-même, en immolant ses meilleurs serviteurs ; mais tout ce que je lui dis, paraît ne lui faire aucune impression ; il en rit.

“ — Je ne veux plus que mes sujets prient, me dit-il ; je

contes de fées que j'avais souvent entendus dans mon enfance. Nous apercevons, au fond de ce trou, plusieurs hommes enveloppés dans leur couverture et assis auprès d'un grand feu. Nous y descendons tous, Evêque, Père, Sœurs, pour nous réchauffer et y faire sécher nos habits. Monseigneur était très souffrant. Les hommes ayant réussi à fixer nos tentes, nous pûmes au moins nous trouver chacun chez nous et reposer un peu. Mais nos pauvres hommes, craignant pour leur barge, passèrent la nuit à la tenir pour l'empêcher de se briser. La tempête continuant, nous passâmes la journée dans notre petit trou. Ce ne fut que vers midi, le lendemain, que nous pûmes pousser au large. Le 11, encore vent contraire. Le 12, nous arrivions à l'entrée du Grand Rapide. C'est à ce lieu que M. Deschambault était convenu de nous rencontrer et qu'il nous fit forcément défaut. Ce bon Monsieur, arrivé 8 jours avant l'époque fixée, s'était vu dans l'impossibilité d'attendre notre arrivée avec tout son monde. Avant de laisser ce poste, il avait engagé un garde et des hommes avec une barge n'ayant qu'une demi-charge. Ce bon Monsieur ne pouvait faire mieux, mais pour nous, c'était un contre-temps, auquel nous ne nous attendions pas et qui eut des suites très-fâcheuses. Mais cette circonstance, en nous laissant à la merci de la Providence, nous mit à même d'admirer et de bénir cette main divine qui nous conduit tous. Dans l'après-midi, nous fîmes le portage du Grand Rapide, à pied bien entendu. Les passagers, marchent 4 milles environ par des chemins affreux, c'était un peu plus que nos forces. Quand à nos pauvres hommes, c'était un spectacle pitoyable que de les voir chargés comme de pauvres bêtes de somme. Voici la manière de faire le portage : Chaque homme prend 2 pièces de 100 livres environ, qu'il charge sur ses épaules, au moyen d'une lanière de cuir, qu'il se passe sur le front ; ainsi chargé il court lestement par des chemins impraticables, dans l'eau, dans la boue, sur les roches etc. etc. Avant de nous séparer de nos bons métiers qui nous avaient accompagnés jusque là, Monseigneur leur fit une petite instruction, les félicitant de leur bonne conduite, les remercia de leurs services, puis, munis d'une grande bénédiction et comblés de vœux et de remerciements, ils s'éloignèrent, re-

tournant à St. Boniface. Ces Métis étaient remplacés par des sauvages protestants ou infidèles, durs et inhumains, à demi vêtus, tels en un mot que nous ne pouvions guère compter sur leurs services. La Divine Providence avait ainsi disposé des choses : nous nous résignons à notre sort. Munies du Pain des forts, nous nous embarquons après avoir appelé à notre secours l'Etoile de la Mer. Notre guide avait avec lui sa femme et un enfant de 3 ans. Elle ne manqua pas de se placer près de lui et le plus commodément possible. Deux Sœurs seulement purent se mettre auprès, tandis que Monseigneur, le R. Père, le Frère, la troisième Sœur et la fille durent se placer entre les rames. Ceux qui ont voyagé dans les barges pourront seuls se faire une juste idée de ce qu'eut à souffrir Monseigneur Grandin, encore convalescent, dans une position aussi fatigante et dans une contrainte continuelle. Ce jour-là nous fîmes un second portage de 4 milles. Ma Sr. Pepin dut se reposer plusieurs fois, étant à bout de force. La femme du Guide, habituée à ses longues marches, son enfant sur le dos, avançait sans difficulté. Elle nous devançait d'une longue distance et se retournait de temps en temps pour s'amuser à nos dépens.

Le 14, vers 6 heures du soir, le vent nous étant favorable, quoique un peu violent, nos hommes entreprirent le dangereux Lac Bourbon. Pour nous qui souhaitions tant d'arriver à notre mission, ignorant le danger que nous courrions, nous primes gaiement nos places incommodes. Le vent enflant notre voile nous commencions à nous éloigner du rivage, quand M. Charlie, dont j'ai parlé plus haut, apercevant un petit nuage noir aux firmament, enjoignit au Guide de baisser la voile et de retourner au rivage au plus tôt. Comme ce dernier ne s'en souciait guère, ce bon Monsieur s'adressant aux hommes leur dit : Vite, vite, pressez-vous, abattez la voile, gagnons la terre, sinon, nous allons périr. Tout dans sa personne trahissait ses craintes et convainquait de l'imminence du danger. On lui obéit forcément et même en murmurant. La barge n'était pas encore retournée, que le vent augmenta considérablement ; les hommes qui ramaient de toutes leurs forces eurent juste le temps d'atteindre le rivage. Nous n'étions pas encore dé-

barqués qu'une violente bourrasque de vent faillit faire tourner la barge et son contenu. A la frayeur succède un sentiment de reconnaissance. Nous tombons à genoux et nous bénissons la Divine Providence de nous avoir protégés d'une manière si visible. Sans la prévoyance de ce commis, nous périssions tous ! Cependant le vent s'étant calmé, les hommes hissèrent de nouveau la voile, et nous voilà en peu de temps lancés dans cette périlleuse et longue traversée. Le temps était très obscur, notre mauvaise et frêle embarcation avançait comme une flèche à travers les vagues en fureur, qui pouvaient la briser ; personne ne parlait, tous écoutaient, en frémissant jusqu'au fond de son être, le bruit de ce Lac en furie. Nous avons grande peur !!! Mais celui qui a dit à la mer en courroux : " Arrête-toi-là ", enchaînait aussi cet élément. L'étoile, guide du voyageur, ne paraissait pas ; mais derrière le nuage noir, qui nous la dérobait, Marie veillait sur nous et nous couvrait de sa maternelle protection !... Enfin, nous atteignons l'autre rive sans accident. Dieu soit béni !... Nous respirons, le danger est passé. Le 16, nous traversons le Lac Vaseux, vrai borbier. Il porte bien son nom. Nous passâmes la journée entière sans pouvoir mettre pied à terre, la barge ne pouvant accoster nulle part. En conséquence notre campement fut des plus malsain, au milieu d'un marais dont les miasmes en s'exhalant nous fatiguaient extrêmement. Monseigneur en fut si fort incommodé que le lendemain Sa Grandeur était sérieusement malade. Mais Monseigneur préféra souffrir davantage en continuant le voyage, que de le retarder quelque peu pour se remettre de cette nouvelle fatigue.

Ce qui nous affligea le plus ce fut de voir ce saint et courageux Prélat reprendre cette place si incommode au milieu des rameurs, l'espace ne lui permettant pas de se coucher. Il dut passer la journée entière assis sur des ballots, vomissant et supportant avec une patience admirable des douleurs aiguës. Nous n'avions pas même la faible consolation de lui offrir un peu d'eau chaude. Nous avons des remèdes dans nos valises, mais comment les ouvrir en route ?

J'ai déjà dit que les hommes que nous avons pris au Grand Rapide étaient sans humanité pour les Missionnaires

qu'ils conduisaient, et sans égards et sans pitié pour Monseigneur qui souffrait tant. Ils furent aussi indifférents, aussi insensibles aux souffrances de Monseigneur que s'il n'en fut rien. Quand nous mettions à terre pour les repas, pour éviter les désagréments, comme aussi pour nous épargner des scènes révoltantes, nous devions nous éloigner et faire un feu à part, pour faire "*bouillir la chaudière*". Au campement comme dans la barge, ils étaient en continuelles chicanes, s'agrippant etc. etc.,.....

Le 18, nous rencontrons, vers midi, M. J. Baptiste Bruce, guide d'une des brigades du portage La Loche, et ami dévoué du Missionnaire. Qu'il fait bon rencontrer sur la plage sauvage des gens civilisés comme nous ! aussi la satisfaction fut réciproque. Ce bon Monsieur nous donna des nouvelles directes de l'Île à la Crosse, et de la Mission qu'il avait visitée. Il alla ensuite visiter la barge. En la voyant si délabrée, les expressions lui manquaient, songeant au danger que nous avions couru, en traversant le périlleux Lac Bourbon, avec une si grosse charge, et par un vent violent. Il joignit ses actions de grâce aux nôtres, envers la Divine Providence qui nous avait protégés d'une manière si visible. Le bon et respectable vieillard qui voyage depuis son enfance et qui est guide depuis une vingtaine d'années, comprenait mieux que personne le danger auquel nous étions échappés.

Le 19, dans la soirée, nous arrivions au Fort du Pas. Il y a là un petit village de Maskigons et une Eglise protestante.

On dit qu'un Bourgeois a légué, en mourant, sa fortune pour fonder cette Mission !...

Le 23, au matin, nous étions au Fort Cumberland. Le digne M. Stewart, Bourgeois, fit saluer l'arrivée de Sa Grandeur par une joyeuse fusillade et vint lui-même souhaiter la bienvenue à Monseigneur au rivage, tandis que de son côté, sa gracieuse Dame venait nous prier d'accepter une chambre, préparée avec beaucoup de goût et une exquise propreté, pour nous y reposer. Une autre chambre était réservée pour Monseigneur. Nous avons plus d'une brèche à réparer à notre humble toilette de voyage ; cela ne nous empêcha pas d'être l'objet de la prévenante et gracieuse politesse de nos dignes hôtes. Un superbe dîner nous

fut offert, après lequel nous fîmes nos adieux à nos pauvres hommes, tous infidèles encore. Est-il étonnant qu'ils fussent si inhumains ! En les voyant s'éloigner, nous faisions monter une fervente prière au Ciel pour leur conversion. Que Dieu nous pardonne de les avoir vus s'éloigner sans regret ! Pendant que les missionnaires recevaient ce gracieux accueil, le respectable Bourgeois s'occupait avec obligeance de leur faire continuer leur voyage, engageant des hommes, leur prêtant sa belle et grande barge pour les conduire au Fort de Traite, où M. Deschambault était convenu de leur laisser une barge toute équipée. Tout étant prêt, sur les 2 heures, nous prenions congé de M. et de Mde Stewart, après leur avoir offert l'expression de notre bien vive reconnaissance. Que le Ciel leur rende au centuple ce qu'il ont fait pour nous !

Nous prenons donc le Lac Cumberland. Après le souper nous voguons à la voile jusqu'à minuit. Nous entrons dans la *Rivière Maligne*, qui est très dangereuse. Les eaux en sont si basses que les barges courent risque de se briser sur les roches, qui se rencontrent dans son lit.

Depuis ce jour jusqu'au 28, nous fîmes dix portages, quelques-uns étaient affreux ; certain rapide étant trop fort, les hommes devaient porter la barge à travers les roches et les broussailles ; ils étaient excédés de fatigues, les pieds et les épaules ensanglantés, couverts de boue et baignés de sueurs. Pauvres hommes ! nous en avons doublement pitié en pensant qu'ils étaient protestants. Au dernier rapide nous allâmes nous agenouiller sur la tombe de Louison Gaudry, pauvre métis qui s'est noyé, il y a quelques années, dans ce même rapide.

Ce jour-là nous avançons avec une telle rapidité, qu'il nous semblait être portés sur l'aile du vent, quand, tout à coup, dans la soirée, la corde qui soutenait la voile s'échappa de la poulie, et s'abattit sur nous comme un éclair. La secousse fut si violente que la barge en fut ébranlée ; on crut pour un moment qu'elle allait s'ouvrir. " Seigneur ! sauvez-nous, nous périssons ! " En même temps, une grosse perche sur laquelle était fixée la voile, passa si près, en tombant, de la tête de Monseigneur, qu'elle lui effleura l'épaule. Sans

l'intervention divine, elle devait lui fendre la tête ! Les jours suivants nous fîmes quatre portages très dangereux et toujours très pénibles pour les pauvres hommes.

Enfin, le 31, à neuf heures et demie, nous étions au Fort de Traite. Mais nouvelle déception ! A notre grande surprise la barge toute équipée que nous devions trouver là, n'y était pas ; et les hommes de M. Stewart ne devaient pas aller plus loin, et ne voulaient pas s'engager de nouveau pour aller jusqu'à la Rivière Rapide. Ils se disposaient à repartir quand Monseigneur leur promit de doubler leurs gages, et M. Charlie joignant ses instances à celles de Sa Grandeur, ils semblèrent mieux disposés à nous écouter, sans cependant donner le dernier mot. Dans la soirée, ce bon commis leur donna à l'insu de Monseigneur chacun un bon coup de vin. Cette politesse leur fit si grand plaisir que, le lendemain, ils s'engagèrent et nous nous mîmes en route encore une fois, bénissant la douce Providence qui n'abandonne pas les siens. .... Nous arrivâmes donc le 3 Sept. à la Rivière Rapide, après avoir fait six autres portages. Là, le bon M. Deschambeault, Bourgeois de l'Île à la Crosse, nous attendait. M. S. McKenzie, commissaire de ce poste, eut la politesse de nous installer dans sa maison neuve, qu'il n'avait pas encore habitée. Il avait plu toute la journée, nous étions mouillées jusqu'aux os et transies de froid, tellement que nous ne pûmes nous réchauffer dans la soirée, quoique nous eussions un bon feu. M. Deschambeault donna des ordres pour engager des hommes, promettant qu'à son arrivée à l'Île à la Crosse, il enverrait immédiatement une barge à notre rencontre, pour donner à ceux-ci le temps de retourner à leur poste avant les glaces. Le lendemain, ce Bourgeois s'embarquait dans un petit canot d'écorce, avec deux hommes seulement. Les hommes du Fort ne pouvant être dérangés de leur ouvrage dans une saison si avancée, M. McKenzie songea donc à engager des sauvages ; mais à cette époque de l'année, tous ces pauvres sauvages parcouraient les bois et à une grande distance ; ce ne fut donc qu'après 8 longs jours d'attente qu'ils furent trouvés et prêts à partir.

Pour nous, Sœurs de charité, ce temps ne fut point perdu, nous fûmes appelées à donner nos soins aux pauvres malades.

et infirmes de cette place. Un pauvre petit garçon de 7 à 8 ans avait des plaies si horribles que ses parents hésitèrent à nous l'amener, croyant que nous refuserions de le soigner. Ce qu'ayant appris un vieux Canadien, du nom de Lalleur, leur dit : *Ah ! ça ne craignez pas, il n'en est pas des Sœurs comme du ministre de l'autre bord de la Rivière.....* Sur ce, ils risquèrent de nous le faire voir. Les plaies étaient hideuses, horribles à voir. J'entrepris néanmoins de le soigner. J'eus bien de la difficulté à me procurer de l'épinette rouge. Après quelques jours de traitement le pauvre petit était déjà mieux, les plaies se refermaient, j'offris aux parents de l'amener avec nous à l'Ile à la Crosse, pour le soigner jusqu'au printemps ; ils y consentirent avec plaisir.

Mais le nouveau retard que nous éprouvions encore à ce poste épuisait insensiblement nos maigres provisions. Notre fameux *toro* dont le nom et l'odeur nous faisait bondir le cœur, au début du voyage, devenait mets rare, excellent. Nous n'y touchions que du bout des doigts, des dents bien rarement. C'était un trop grand régal ?.....

Monsieur le Ministre Hunt nous fit l'honneur d'une visite pendant ces longs jours d'attente. Il était accompagné de sa Dame pleine d'affabilité. Etait-ce du prosélytisme ou non, toujours que cette bonne *Ministress* offrit un livre à ma Sr. Pepin, renfermant grand nombre de conversions de catholiques au protestantisme. *Notre chère Sœur n'en demeura pas moins catholique !.....*

Enfin, le 10 au midi, nous disions adieu à la Rivière Rapide qui nous avait retenus trop longtemps sur ses bords, après avoir offert nos remerciements au bon M. et Mde. McKenzie, pour leur gracieuse hospitalité.

Le lendemain nous fîmes trois portages : au dernier, en faisant monter la barge dans le rapide, un des hommes trébucha et tomba lourdement sur les roches ; on nous l'apporta sans connaissance. Nous lui prodiguâmes nos meilleurs soins, et le lendemain, Monseigneur voyant des Sauvages, les paya pour ramener le blessé au Fort. Le 13, à l'aube du jour, nous étions au *Trois petits Diables*, rapides qui portent bien leur nom ; nous les montâmes dans la barge et sans accident. A 9 heures nous arrivions au *Grand Diable*



dont nous avons entendu les mugissements à une très grande distance. C'est là que la Divine Providence nous attendait pour nous soumettre à une bien rude épreuve. Ce rapide est si dangereux, que les hommes, après s'être consultés, déclarèrent qu'ils n'étaient ni assez forts, ni assez nombreux pour porter la barge, aussi longtemps que le rapide l'exigeait. Ils firent le portage du bagage pendant que les passagers les suivaient péniblement à travers les roches et les troncs d'arbres renversés. Puis à l'extrémité, bon gré, mal gré, il fallut dire : *Fiat!*... et laisser dresser nos tentes, pour attendre la barge que M. Deschambault devait envoyer à notre rencontre.

Le 14, Fête de l'Exaltation de la Ste. Croix, les hommes nous firent leurs adieux, pour retourner à la Rivière Rapide. Notre pauvre petit infirme, voyant partir ses connaissances, éclata en sanglots et demanda à retourner avec eux. D'ailleurs se sentant mieux et pouvant alors marcher, il soupirait après sa liberté... Il partit...

Pour nous, abandonnées au milieu de ce désert, manquant de vivres, nous adressâmes à Dieu une de ces prières qui font descendre le calme et la résignation dans l'âme. Notre délaissement sur cette plage inhabitée, notre pauvreté et tout ce qu'il y avait d'inquiétant dans notre position, était, je l'espère, un petit bouquet de myrrhe, digne d'être offert au Divin Sauveur de la Croix. De temps en temps nous recevions la visite interressée de Sauvages infidèles, que la faim ou la maladie nous amenaient. Comme nous n'avions pris de vivres que pour une dizaine de jours, à la Rivière Rapide, et que nous ne pouvions prévoir quand nous partirions de là, nous allions cueillir des bluets en grande quantité; nous les faisons bouillir à l'eau, puis nous ajoutons parcimonieusement un peu de farine. Ce mets que la faim nous rendait délicieux, ménageait notre *toro* que nous nous contentions de regarder du coin de l'œil. Oh ! le fameux *toro*, c'était désormais une nourriture trop délicate pour nous !

Le 17, deux hommes arrivaient de la Rivière Rapide en canot. M. McKenzie, ayant appris nos contretemps et nos malheurs, envoyait des hommes au-devant de la barge, qui ne devait pas être loin, si M. Deschambault l'avait fait partir

immédiatement après son arrivée, comme il l'avait promis. M. le ministre Hunt, dont nous avons déjà parlé, sympathisant à nos malheurs, envoyait un précieux cadeau à Monseigneur Grandin. C'était une boîte contenant : six chandelles de blanc de baleine, une petite boîte de farine, trois petites boîtes de mouton rôti venu d'Angleterre, quatre livres de chocolat et un fromage. A l'adresse des Sœurs : quatre magnifiques crémones, quatre paires de menoter et trois paires de bas. Quel secours ! quelle providence ! Merci, mon Dieu ! oui, vous veuillez sur nous ! Ces objets nous furent d'une grande utilité tout le reste du voyage.

Le 18, il soufflait un vent glacial, qui nous avertissait que la saison était très avancée, et que nous aurions l'onglée plusieurs fois avant d'arriver à notre chère mission, dont nous étions hélas ! si éloignées encore. La pluie tombait fréquemment, mais une pluie si froide que nous étions forcées de rester sous la tente. Après quelques averses nos tentes étaient couvertes d'une couche de glace.

Monseigneur, un peu remis au physique, était en proie à de grandes perplexités au moral. Sa Grandeur commençait à craindre qu'il ne fut arrivé quelque accident à M. Deschambault : crainte que le reste de la caravane partageait vivement. Aussi le saint et courageux prélat n'avait pas peu à faire pour soutenir le moral de son monde, que ces épreuves abattaient. Toujours gai, toujours résigné, son cœur ne savait que se soumettre et accepter avec amour les croix que la Providence lui envoyait. Quand il ne pleuvait pas, la hâche à la main, le chapelet de l'autre, ce saint Prélat s'enfonçait dans le bois fort et y bûchait de longues heures, revenant ensuite au campement, trainant d'énormes bûches de bois sec ; le soir venu, il faisait un grand feu, s'essayait d'un côté avec le Rév. Père et le bon frère, et les Sœurs de l'autre. Alors, pour chasser la tristesse et l'ennui, ce bon Seigneur racontait des histoires, chantait des chansons, etc., mais il exigeait que chacun fournit son contingent. Avant de nous séparer, d'une voix mélodieuse et attendrissante, Monseigneur entonnait l'*Ave Maris stella*. Le chapelet et la prière se récitaient en commun, ensuite, fortifiées d'une bénédiction de ce vénéré Pasteur, nous nous retirions dans nos

tentes, que Monseigneur nommait le couvent, tandis que Sa Grandeur et ses compagnons rentraient à l'Evêché. Dans l'obscurité de la nuit et au milieu de ce majestueux silence, que le bruit seul du terrible Rapide du Grand Diable interrompait, Monseigneur priait... pleurait... Nous avons appris plus tard que sa Grandeur ne dormait presque pas.

Le 23, la neige tombait par petits flocons ; tout était glacé autour de nos tentes ; nous nous enfoncâmes dans la forêt. Les branches touffues des grands arbres nous mirent à l'abri de la neige et du vent. Dans le courant de la journée, les hommes partis le 17, pour découvrir l'arrivée de la barge, reviennent au campement abattus et consternés, rien ne paraissait, rien ne faisait présumer sa prochaine arrivée. Ne sachant quand nous recevions du secours, voici le règlement que la prudence nous fit prendre afin de ne point jeûner trop vite, et tout à fait : Le lever après 7 heures, sainte messe à 8½ heures, déjeuner entre 9 à 10 heures. Dîner par cœur, souper à 4½ heures ou 5 h. Donc deux repas par jour avec des bluets préparés, comme je l'ai dit plus haut, pour ménager notre trop mince provision de vivres. Mon Dieu, ayez pitié de nous !

Ce même jour du 23, la neige, puis la pluie tombait lente et froide ; le vent soufflait bien fort. Blotties dans notre tente, enveloppées dans nos longs manteaux, nous étions tristes, silencieuses. Tout à coup, vers 4 heures du soir, nous entendons un coup de fusil. Oh ! Dieu, un sentiment de bonheur succède à la tristesse, le bonheur fait battre tous les cœurs, un cri de joie spontanée s'échappe de toutes les bouches : *La Barge ! la Barge !!!* Après quelques instants un second coup de fusil se fait entendre, puis un troisième. Malgré la pluie nous sortons précipitamment de notre tente. Oh ! bonheur ! ce sont nos hommes : ils sont neuf, ils s'avancent en grande hâte. Monseigneur va au devant d'eux ; ils tombent à genoux à ses pieds, et la main de Monseigneur de Satala s'élève pour la première fois pour les bénir !

Le bonheur brillait sur leur front, ils étaient heureux de revoir leur Père, devenu leur Evêque. Après les premiers épanchements, Monseigneur nous les introduisit. Ils ouvraient

de grands yeux et ils donnèrent une chaude et vigoureuse poignée de mains à ces "*Femmes de la prière*" qu'ils ne pouvaient définir. Ces bons hommes, attendus comme nos sauveurs, étaient au Portage de la Truite depuis plusieurs jours dans la certitude que les hommes de la Rivière Rapide monteraient jusque là, car ils craignaient pour leur barge dans le Rapide qui est fort dangereux. Mais ayant appris par des sauvages que nous les attendions, ils affrontèrent le danger pour venir nous chercher. Le soir même, ils chargèrent la barge. Pour la 12<sup>ème</sup> fois, nous nous endormions au bruit du Rapide menaçant ; comme des enfants fatigués, nous reposâmes sans inquiétude, nous croyant au bout de nos épreuves, mais hélas !.....

Le 24, avant l'aube du jour, nous disions, dans une allégresse indicible, adieu, au grand Diable. Oh ! que le *Diable* sans le savoir pourtant, *sans dessein*, comme on dit dans ce pays, nous a fait souffrir ! Dans l'après midi, nous passions les Rapides des Ecartés et celui du petit Portage de la Truite. Enfin à 5 heures, nous étions en face du redoutable Rapide de la Truite. Après avoir fait le portage des bagages, les hommes se mirent gaiement en devoir de faire monter le rapide à la barge. Monseigneur et ses compagnons se mirent de la partie ; après d'incroyables efforts, ils parvinrent à lui faire monter le rapide. On arrivait en *haut*, quand, oh malheur ! le cable se rompit ! Le gouvernail et son compagnon n'eurent que le temps de s'élancer dans l'eau pour se sauver à la nage ; mais l'un d'eux, en tombant sur une roche aiguë, se brisa une côte, et la barge, emportée par le courant du rapide, tourna sens dessus dessous. Tous travaillèrent inutilement, jusqu'à la tombée de la nuit, pour lui faire prendre le courant de la rivière, la nuit fut longue. Les hommes craignaient qu'elle ne se dégageât seule et qu'elle n'allât se briser dans les rapides voisins. Alors, que serions-nous devenues !

(A continuer).

---

# DEPART DE MISSIONNAIRES.

(DE L'ÉTENDARD.)

*Le R. P. Lacombe et ses compagnons, Religieux et Religieuses.*

---

Mercredi soir, 21 mai 1884, sur les neuf heures, la ville de Montréal a pu contempler une fois de plus le spectacle touchant d'une phalange de missionnaires et de Sœurs de Charité, partant pour les lointaines missions de l'extrême Nord-Ouest.

A voir la foule considérable qui encombrait le gare St Bonaventure, bien que le jour et surtout l'heure de ce départ n'eussent guère été annoncés, à lire la vive émotion qui était peinte sur toutes les figures, à entendre l'expression des souhaits, les paroles d'admiration, les vœux ardents de la foule, l'on constatait avec bonheur combien notre catholique population sait apprécier l'héroïsme et le dévouement de ceux qui vont se consacrer ainsi aux rudes labeurs de l'apostolat, au plus profond des immenses solitudes, à travers les glaces et au milieu des vastes forêts de l'extrême Nord-Ouest du Canada.

C'était notre bien aimé Père Lacombe, O. M. I., ce missionnaire si vaillant, si dévoué, si infatigable, malgré son âge déjà avancé, qui, pour la vingtième fois peut-être, se mettait en marche à la tête d'un nouveau bataillon de soldats du Christ, pour aller conquérir à Dieu et à la civilisation ce qui reste encore de pays sauvages sur notre continent.

Le bon Père ne pouvait se rassasier d'exprimer combien il était heureux de pouvoir retourner vers ses chères missions à la tête d'un semblable renfort.

Les religieux et religieuses de ce parti d'expédition ont pour destination les missions suivantes : la Mission du lac Qu'Appelle, la Mission de St-Albert, la Mission de l'Isle à la Crosse, la Mission de l'Athabaska, la Mission de la Providence de la Rivière McKenzie. Tous n'ont pu s'embarquer hier, vu que ceux venant d'Europe n'étaient pas encore arrivés à Montréal.

Entr'autres compagnons de voyage, les compagnons de mission du Rév. Père Lacombe sont les RR. PP. :

Benjamin Desroches, Alphonse Desmarais, des Oblats de Marie Immaculée, le Frère Scholastique Donat Foisy, et un jeune Monsieur Picotte.

Les religieuses sont :

Pour la Mission du lac Qu'Appelle—Sr M. Philomène Lalumière, M. Anne Béliveau (Sr Bergeron) et M. Amanda Marchand (Sr St-Arnauld.)

Mission St-Albert—Sr M. Valérie Charpentier (Sr M. du Crucifix) et M. Victorine Béliveau (Sr Marie des Anges).

Mission de l'Isle à la Crosse—Sr M. Delphine Brassard et M. Theresa Quinn (Sr Hearn.)

Mission de l'Athabaska—Sr M. Hermine Allard (Sr St-Charles, et Sr M. Rosa St-Pierre).

Mission de la Providence de la Rivière McKenzie—Sr M. Catherine Columbine et Sr Albina Boursier.

Vendredi, à neuf heures du soir, devra suivre le reste du parti d'expédition sous la conduite du Rév. Père Lecorre. Ces dévoués missionnaires, qui sont assez nombreux, viennent directement d'Angleterre, sont accompagnés de plusieurs religieuses de l'ordre des "Fidèles Compagnes de Jésus," c'est-à-dire, de la même communauté que celles qui, l'an dernier, à pareille date ou à peu près, sont passées à Montréal, en route pour le Nord-Ouest.

Elles ont déjà fondé deux établissements dans le diocèse de Mgr Grandin, une à Prince Albert et l'autre à St-Laurent de la Rivière McKenzie.

Ce dernier corps d'expédition est destiné aux missions de langue anglaise, et spécialement à celle de la Rivière McKenzie.

Nous avons la vive satisfaction d'annoncer en outre que Sa Grandeur, Mgr l'Archevêque de St-Boniface, aidé du Père Lacombe, a obtenu du gouvernement fédéral, pour la plupart de ces missions et notamment pour celles de Galgarry et Qu'Appelle, la formation d'écoles industrielles et agricoles qui seront placées sous la direction de maîtres spéciaux et dont le haut contrôle appartiendra aux missionnaires. Ainsi, c'est suivant ce que d'ailleurs ils ont toujours réalisé, une mission éminemment civilisatrice, même au point de vue purement matériel, que nos missionnaires

vont accomplir dans ces contrées lointaines. Le gouvernement a compris, ce qu'au reste prouvent des siècles d'expérience, que le missionnaire catholique est, même en dehors de sa mission religieuse, le pionnier de civilisation par excellence.

Son action est, de toutes, la plus efficace pour assurer le développement matériel et les progrès de ces nouveaux pays.

A travers les épreuves terribles qui ne cessent d'assaillir notre jeune nation et qui parfois semble devoir compromettre la mission Providentielle que Dieu lui a assignée sur ce continent, il fait bon de pouvoir constater que sa fécondité dans la voie de l'apostolat ne se ralentit pas un instant. S'il est vrai que, d'un côté, les faux principes font au milieu de nous de terribles ravages, d'un autre côté, nous continuons à évangéliser les infidèles. Nos prêtres et nos sœurs de charité couvrent le continent américain.

En cela, Dieu merci, nous continuons les saines traditions de la mère-patrie qui, au milieu du libéralisme impie qui menace même son existence, n'en continue pas moins à envoyer ses missionnaires à travers l'Asie, l'Afrique et l'Océanie.

Il ne se passe pas d'années sans que, deux ou trois fois l'an, au moins, nous offrions à l'univers catholique le spectacle grandiose que durent offrir les rivages de la France, lorsque Jacques-Cartier, Champlain, de Maisonneuve, etc., conduisaient vers la sauvage Amérique les admirables héros qui ont civilisé l'Amérique. A chacun de ces départs de nos missionnaires et de nos religieuses, ne nous semble-t-il pas voir s'embarquer les RR. PP. Lejeune, L'Allemand, de Brebœuf, Jogues et tant d'autres, et ces saintes héroïnes dont s'honorera à jamais le Canada catholique :

La bienheureuse Mère Marie de l'Incarnation, Madame d'Youville, la vénérable sœur Bourgeois, Mlle Mance, Mlle Leber, etc ?

En admirant leur zèle évangélique, en donnant cours aux sentiments qu'inspire le sublime dévouement de ces héros de l'Évangile, ne devons-nous pas vénérer les pieds de ces apôtres qui vont porter la croix de Jésus-Christ avec le flam-

beau de la civilisation au sein des plus profondes ténèbres de la barbarie ? Ne devrions-nous pas nous écrier avec l'Eglise : " *Quam speciosi pedes Evangelizantium ?* "

A ce sujet, qu'il nous soit permis de citer ici quelques passages d'une lettre que nous écrivait, ces jours derniers, l'un des appréciateurs les plus compétents de l'œuvre de nos missionnaires :

" Ces sortes d'évangélisateurs ne reculent devant aucune difficulté ni contrariété. Ne mettant leur espérance que dans la divine Providence et les secours de la Propagation de la Foi, ils s'en vont tout joyeux, *n'ayant rien et cependant comme possédant tout*. Nous savons que la devise des RR. PP. Oblats et de leurs zélées co-adjutrices, les RR. SS. de la Charité, se formule ainsi : *Evangelizare pauperibus misit me Dominus*. " Le Seigneur m'a envoyé pour évangéliser les pauvres."

" La fondatrice des Sœurs Grises, la vénérable mère d'Youville, n'a-t-elle pas donné en partage à ses chères filles la sainte pauvreté évangélique ?

" Ne leur a-t-elle pas répété bien des fois, par ses paroles et ses exemples, de se dévouer de préférence pour les pauvres misérables ?

" C'est pourquoi, tout dernièrement, les dignes héritières de cette femme admirable et si chère au Canada, refusaient deux établissements importants, très confortables et bien dotés dans les Etats-Unis, pour accepter de préférence deux établissements d'écoles industrielles, l'un parmi les sauvages Pieds-Noirs, et l'autre au milieu des Cris des différentes réserves du lac Qu'Appelle.

" L'hiver dernier, Sa Grandeur, Mgr Taché, accompagnée par son ami, le R. P. Lacombe, venait faire un appel auprès des bonnes sœurs Grises de Montréal, en faveur des deux établissements sus-mentionnés. La Mère générale Deschamps était prise au dépourvu, déplorant d'avoir à refuser cette demande et, d'un autre côté, n'ayant aucun sujet disponible pour ces importantes missions. Cependant, le souvenir de la mère d'Youville, ses prières, du haut du ciel, devaient faire pencher la balance en faveur du pauvre. On refusa les riches missions des Etats-Unis, et on accepta



d'aller chez les Sauvages. Il faudrait une autre plume que la nôtre pour apprécier dignement un semblable acte de dévouement. S'il nous était donné de connaître et de publier tous les actes de généreux sacrifices et de semblable dévouement, parmi nos missionnaires de l'Amérique du Nord, nous comprendrions que ce qui se passe aujourd'hui n'est que la continuation de ce qui avait lieu les années passées, quand il s'agissait de partir pour la Rivière-Rouge, les Montagnes Rocheuses, la rivière Saskatchewan, les rivières Athabaska et McKenzie."

Après cette lettre, nous répèterons ce que disait avant-hier un vieux prêtre faisant ses adieux aux missionnaires :

Salut aux missionnaires. Salut au cher Père Lacombe qui, après avoir passé l'hiver au milieu de nous, s'en retourne de nouveau vers ses chers amis du Nord-Ouest. Il nous a fait bon de l'entendre nous parler avec tant de conviction et d'expérience sur ses plans dans l'avenir de ce pays qu'il parcourt en tous sens depuis plus de trente ans. Quand, jeune prêtre de quelques semaines, avec la bénédiction de son père spirituel et du protecteur insigne de son enfance, il laissait l'évêché de Montréal pour les missions..... alors, il n'y avait pas de chemin de fer d'ici à Lachine..... Aujourd'hui, les missionnaires sont emportés sur les ailes de la vapeur jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses.

"Vous partez, chers amis et compatriotes. Nous vous suivrons de loin par nos vœux et par nos prières. Vous avez choisi la plus belle part. Allez en toute hâte, sur les ailes de la charité, vers nos frères et sœurs qui vous ont demandés. Ils vous attendent avec impatience, et soupirent après votre arrivée. Ils sont déjà affaiblis sous les rudes labeurs de l'apostolat ; allez leur porter secours et vous préparer à les remplacer un jour. Allez avec amour et courage, vers ces peuplades sauvages du Nord-Ouest qui déjà, depuis longtemps, ont aimé et respecté la robe noire du prêtre et la robe grise des Sœurs de Charité, etc., etc.

Le Révd Père Lacombe nous a prié, au moment de son départ, d'être son interprète auprès de tout le public canadien, pour le remercier des mille bontés et de toutes les bienveillantes attentions dont il a été comblé.

Il remercie tout spécialement les personnes charitables qui ont bien voulu aider ses missions de leurs aumônes, le gouvernement d'Ottawa et particulièrement les ministères de l'intérieur et des travaux publics, pour la courtoisie et la libéralité avec lesquelles ils l'ont traité, enfin, les messieurs du Pacifique pour les billets gratuits et autres faveurs qu'ils lui ont accordés ainsi qu'à ses compagnons.